



HAL
open science

Féminisme et néologismes

Pauline Lamotte, Garance Ode, Anthony Vallez

► **To cite this version:**

Pauline Lamotte, Garance Ode, Anthony Vallez. Féminisme et néologismes. Linguistique. 2019. dumas-02457665

HAL Id: dumas-02457665

<https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-02457665v1>

Submitted on 28 Jan 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Intercultural school
Talents pour le monde

Féminisme et néologismes

Mémoire de Master 2

Spécialisation « Communication interculturelle
et traduction »

Présenté par : Pauline Lamotte, Garance Ode,
Anthony Vallez

Dirigé : par Pascale Elbaz

Année universitaire 2018-2019

Table des matières

Introduction.....	2
1. Contextualisation.....	6
1.1. Une courte histoire du féminisme : un domaine d'études récent.....	6
1.2. Le cas particulier du néologisme « féminisme »	9
1.3. Catégorisation des néologismes	12
1.4. Le rôle d'internet : des néologismes nés dans un contexte relativement informel	21
2. Usages en France, au Québec et aux Etats-Unis.....	25
2.1. « The F-word », ou les préjugés autour du terme « féminisme »	25
2.2. « Enough with made-up words! », ou la lente et difficile acceptation des néologismes..	31
2.3. Au-delà des néologismes : le langage à l'épreuve du féminisme	36
3. Analyse : quel avenir pour les néologismes ?.....	45
3.1. De la rue (et des réseaux sociaux) aux textes officiels	45
3.2. Une évolution de la langue pour une révolution des mentalités ?.....	48
3.3. Le rôle des néologismes dans la lutte féministe : des mots à double tranchant	53
Conclusion	56
Ressources documentaires	59
Annexes.....	65
Fiches terminologiques.....	68

Introduction

Le jeudi 28 février 2019, l'Académie française décidait de reconnaître la féminisation des noms de métiers et de fonctions, après des mois de débats et neuf séances consacrées à ce seul sujet et menées par une commission d'étude formée pour l'occasion.

« La féminisation des noms de métiers, de fonctions et des titres soulève diverses questions en raison du décalage que l'on observe entre les réalités sociales et leur traduction dans le langage, et les tentatives visant à la réduction de cet écart.

En ce début de XXI^e siècle, tous les pays du monde, et en particulier la France et les autres pays entièrement ou en partie de langue française, connaissent une évolution rapide et générale de la place qu'occupent les femmes dans la société, de la carrière professionnelle qui s'ouvre à elles, des métiers et des fonctions auxquels elles accèdent sans que l'appellation correspondant à leur activité et à leur rôle réponde pleinement à cette situation nouvelle. Il en résulte une attente de la part d'un nombre croissant de femmes, qui souhaitent voir nommer au féminin la profession ou la charge qu'elles exercent, et qui aspirent à voir combler ce qu'elles ressentent comme une lacune de la langue. »

- Rapport de l'Académie Française sur la féminisation des noms de métiers et de fonctions¹

Que l'Académie française reconnaisse enfin la féminisation des métiers peut sembler une victoire pour les partisans de cette réforme, mais il convient toutefois de s'interroger : pourquoi a-t-il fallu attendre si longtemps pour qu'une telle motion soit acceptée (cela fait effectivement plus d'un demi-siècle qu'il existe en France des femmes ministres, docteurs, médecins, avocates, pilotes, etc.), et surtout pourquoi a-t-elle été sujette à de tels débats ? Au cours des discussions parfois houleuses qui ont eu lieu ces

¹ A noter que l'Académie Française avait déjà accueilli dans la 8^{ème} édition de son *Dictionnaire* (1935) les termes « artisane », « postière », « aviatrice », « pharmacienne », « avocate », « bûcheronne », « factrice », « compositrice », « éditrice » et « exploratrice ».

dernières années, l'Académie française s'est souvent vu accuser d'être frileuse à accepter les évolutions de la langue – au mieux par conservatisme, au pire par sexisme.

Une autre question que l'on peut se poser à la lumière de ce débat, c'est tout simplement pourquoi a-t-il été nécessaire ? Autrement dit, pourquoi la langue française doit-elle être féminisée ? Pour les militants en faveur de cette féminisation, c'est tout simplement parce que la langue française est sexiste. Une langue sexiste, c'est non seulement une langue qui invisibilise les femmes, voire même qui les dénigre, mais aussi une langue qui les prive des mots nécessaires à leur émancipation et à la réflexion qui l'accompagne.

Il n'est donc pas étonnant que le sujet de la lutte féministe ait rendu nécessaire la création d'un grand nombre de néologismes, depuis le mot « féminisme » lui-même au XIX^{ème} siècle, jusqu'à des termes bien plus récents, tels que « intersectionnalité », « hétéronormativité » ou les plus courants « manspreading » [étalement masculin] et « slutshaming » [humiliation des salopes] qui prolifèrent sur internet en ce début de XXI^{ème} siècle.

Dans le cadre de notre étude terminologique sur le thème des néologismes, nous avons donc choisi de traiter le sujet du féminisme qui est, pour les raisons citées précédemment, un terreau extrêmement fertile en matière de néologismes. Cela est tout particulièrement vrai depuis quelques décennies, les études de genre connaissant un essor sans précédent et identifiant régulièrement de nouveaux concepts et comportements sociologiques qu'il convient de nommer. Pourtant, nos premières recherches ne nous ont pas permis d'identifier des travaux scientifiques menés sur le rôle concret de ces néologismes dans la lutte féministe – ce manque de ressources académiques a d'autant plus motivé notre volonté de travailler sur ce sujet.

Afin de proposer une étude comparative quant à l'apparition, puis la diffusion, et enfin l'acceptation de ces néologismes, nous avons choisi trois aires culturelles :

- La **France**, d'abord, puisque c'est le français qui a donné au monde entier le terme « féminisme » ;
- Les **Etats-Unis**, puisque c'est là que sont nées et se sont développées les études de genre, mais aussi parce que beaucoup des néologismes que nous allons étudier furent ou demeurent des anglicismes ;

- Le **Québec**, enfin, pour sa situation particulière : l'influence culturelle états-unienne, mais l'héritage linguistique français.

A l'origine de ce mémoire, une question : comment les différents contextes socio-culturels et politiques influencent-ils la diffusion et l'acceptation d'un terme dans une langue donnée ? Nos premières observations nous avaient permis de mettre à jour trois hypothèses : d'abord, qu'il existe probablement un décalage plus ou moins important entre les usages courants, observés sur le terrain, et les acceptations institutionnelles. Ensuite, qu'il pourrait y avoir une corrélation entre l'acceptation d'une idée et l'acceptation du néologisme qui permet de la nommer. Notre dernière hypothèse était qu'Internet participe grandement à la naissance et à la diffusion des néologismes. Cette hypothèse nous paraissait d'autant plus forte dans le cadre d'une étude des termes du féminisme que, ces deux dernières décennies, ce mouvement s'est grandement développé sur les réseaux sociaux et sur Internet en général.

Ce constat a eu une conséquence sur notre terrain d'étude : en effet, même si de plus en plus de recherches, notamment universitaires, sont menées sur le sujet, la grande majorité des ressources sur lesquelles nous avons pu appuyer notre réflexion sont des articles de blog ou de presse en ligne, ou bien des conversations entre internautes. C'est dans ces articles (dont la grande majorité a été publiée entre 2017 et 2019) que nous avons extrait les néologismes dont traite ce mémoire. Nous avons d'abord prélevé les termes les plus récurrents et ensuite sélectionné les néologismes les plus pertinents du point de vue de notre analyse en choisissant des termes représentatifs de chacune des catégories de néologismes identifiées. Cette catégorisation est détaillée dans le corps de ce mémoire.

Sur les réseaux sociaux, nous avons également porté un intérêt tout particulier aux hashtags les plus populaires auxquels ont pu avoir recours les féministes (et leurs détracteurs) lors de certains événements marquants. Enfin, nous avons également réalisé un questionnaire dans lequel nous avons interrogé des internautes sur leur connaissance et leur appréciation de certains des néologismes. Nous avons pu ensuite appuyer notre réflexion sur les résultats de ce questionnaire et les verbatim recueillis.

Nous tenterons dans un premier temps de contextualiser la naissance des néologismes sur lesquels nous avons travaillé, notamment en la replaçant dans un cadre social et politique, mais aussi en offrant une catégorisation des néologismes apparus dans les milieux militants féministes.

Par la suite, nous nous pencherons sur les usages effectifs de ces néologismes selon les trois aires culturelles choisies, ce qui nous permettra de comparer les diffusions et acceptations de ces termes dans des contextes culturels différents, et potentiellement de répondre à la question suivante : comment les différents contextes socio-culturels et politiques influencent la diffusion et l'acceptation d'un terme dans une langue donnée ?

Cette comparaison nous amènera enfin à tenter d'établir quel lien existe véritablement entre l'acceptation de ces néologismes et la perception du féminisme dans une aire culturelle donnée - confirmant ou non l'hypothèse qui était la nôtre et selon laquelle il y aurait une corrélation entre d'une part l'évolution de la langue et d'autre part l'évolution des mentalités.

1. Contextualisation

1.1. Une courte histoire du féminisme : un domaine d'études récent

L'histoire du féminisme, ou du moins de la lutte des femmes pour l'égalité avec leurs congénères masculins, a toujours été intrinsèquement lié à l'histoire de l'humanité et aux grands événements qui l'ont parsemée.

Au XV^{ème} siècle, l'égalité des sexes, bien loin d'être une réalité ne serait-ce qu'envisageable, n'est encore qu'un sujet de philosophie donnant matière à réfléchir aux écrivains et écrivaines de l'époque. Entre le XV^{ème} et le XVIII^{ème} siècle, des femmes, presque toutes lettrées, instruites et issues de classes sociales élevées, écrivaient et s'opposaient par le biais de leur plume à la profonde misogynie qui persistait en Europe depuis le début du Moyen-Âge. Elles étaient ce que Virginia Woolf appelait « les filles d'hommes éduqués », c'est-à-dire des femmes qui se sont vu autoriser par leurs pères et leurs frères l'accès à une connaissance qui leur fut par la suite inutile étant donné que la société leur fermait ses portes. Dès lors, certaines de ces femmes se sont insurgées contre l'exclusion des femmes de la vie politique, à l'instar de Christine de Pisan, poétesse et philosophe, et l'une des premières femmes de lettres française à avoir vécu de ses écrits :

« Comme je suis vraiment femme, je puis mieux témoigner sur ce sujet que celui qui n'en a l'expérience... Que ne me soit imputé une folle arrogance ou présomption, d'oser, moi, femme, reprendre et critiquer [un] auteur qui (...) osa entreprendre de diffamer sans exception tout un sexe. »²

En France, la période révolutionnaire est l'une des premières périodes où se dessine un espoir d'émancipation pour les femmes. C'est vers cette époque que le féminisme, en tant que revendication de l'égalité des droits juridiques et politiques, commence à prendre forme au sein de mouvements. Cependant, l'établissement du Code civil en 1804, qui insiste sur l'incapacité juridique totale de la femme et la considère comme une « éternelle mineure », anéantit les efforts de la décennie précédente.

² Jacques Serieys, « Des femmes dans l'histoire » [en ligne], 2019, www.gauchemip.fr, consulté le 31 mai 2019.

C'est pourtant bel et bien au XIX^{ème} que les historiens font remonter les débuts du féminisme, les faisant ainsi coïncider avec les premières heures du socialisme et de la réflexion sur la recherche d'une organisation sociale et économique plus juste, plus égalitaire. En France, l'émancipation féminine est encouragée par les révolutions de 1830 et 1848. Paraissent alors les premiers journaux féministes comme *La Femme libre* en 1832, fondé par Marie-Reine Guindorf et Jeanne-Désirée Véret. Si les femmes sont relativement absentes des premiers débats socialistes, la fin du siècle leur donne l'opportunité de s'exprimer afin de réclamer à leur tour la défense de leur droit au travail ainsi que leur participation active à la lutte des classes. Dans la sphère publique, les revendications féministes se font plus intenses, notamment grâce à des personnalités telles que Flora Tristan ou plus tard Louise Michel. Parallèlement, naissent également diverses sections féminines dans les différents partis socialistes européens.

Au XIX^{ème} siècle, les deux guerres mondiales ont également des résonances conséquentes dans les milieux féministes naissants. Le départ d'un grand nombre d'hommes pour le front entraîne la participation active des femmes à l'effort de guerre et les contraint à subvenir à leurs besoins sans le secours de leurs conjoints, pères et frères. Marthe Dupuy, poétesse française, écrit : « (...) depuis des années, une évolution manifeste s'était produite dans le féminisme. Beaucoup de femmes affirmaient par leurs actes qu'elles pouvaient pourvoir à leur existence sans le secours de l'homme. La fable de la femme seule vouée fatalement à l'inaction et à la misère tombait en désuétude³. » Non seulement les femmes sont parvenues à prouver leur indépendance, mais elles se sont également révélées indispensables à la société. Cela appuie leurs revendications pour une reconnaissance de leur statut social dans une société profondément patriarcale. En Angleterre et aux Etats-Unis, les militantes féministes parviennent à obtenir le droit de vote dès la fin de la Première Guerre mondiale. En France, il faudra attendre 1944 et donc la fin de la Seconde Guerre mondiale, soit presque cent ans après l'instauration du suffrage universel masculin. Ainsi s'achève la première vague féministe – celle des Suffragettes et de l'accès au droit de vote dans la grande majorité des pays occidentaux.

³ Thomas Perrono, « Quelles revendications féministes pendant la Première Guerre Mondiale ? » [en ligne], www.enenvor.fr, consulté le 10 avril 2019.

La deuxième vague féministe débute dans les années 1960 et s'attarde sur de nouvelles problématiques liées à la sexualité, à la famille ou encore au travail. La lutte contre la violence domestique ou pour l'accès à la contraception et au droit à l'avortement en sont les fers de lance. C'est la société patriarcale dans son ensemble qui est remise en question. Ces décennies sont également marquées par la création de la National Organization for Women (NOW) et du Women's Liberation Movement (WLM) aux États-Unis.

Les années 1980 et 1990, sont pour leur part marquées par le déferlement de la troisième vague féministe, laquelle met l'accent sur des revendications sociales et politiques parfois en désaccord avec les militantes de la génération précédente, souvent jugée comme ayant été menée par des femmes privilégiées – comprendre blanches et souvent bourgeoises. La lutte s'articule désormais autour de la pluralité des discriminations subies par les femmes selon leur couleur de peau, leur orientation sexuelle, leur physique ou leur milieu social, entre autres. C'est également dans ce contexte que sont développées les études de genre : les universités américaines commencent à leur dédier des cursus et des revues consacrées voient le jour. Cela fait donc moins d'un demi-siècle que le féminisme fait l'objet d'études universitaires poussées, même si l'on observe depuis le début de ce siècle, et tout particulièrement dans le courant des années 2010, une multiplication des publications consacrées au féminisme et aux études de genre dans leur ensemble.

Mais pour certaines, dont notamment Chloé Delaume, auteure du manifeste *Mes bien chères sœurs* publié en 2019, les années 2010 ont surtout vu naître une quatrième vague féministe. Cette dernière se caractérise principalement par les moyens d'action de ce nouveau féminisme : internet et l'utilisation des réseaux sociaux. Twitter, Facebook, Instagram, YouTube ou encore Tumblr sont effectivement les médias sur lesquels les nouveaux combats féministes sont discutés et partagés simultanément avec le monde entier. Ces plateformes favorisent également la naissance de campagnes de grande ampleur et l'implication de tous dans les débats féministes. En effet, selon Delaume, puisqu'Internet a donné la parole à tous et à toutes, alors les féministes d'aujourd'hui ne sont « non plus des militantes, mais des femmes ordinaires ». Parmi les plus polémiques des campagnes de la décennie, on compte notamment « Ni Una Menos », « 10 Hours of Walking in NYC as a Woman », #YesAllWomen, « Free the Nipple », la Marche des Femmes

sur Washington de 2017, ou encore #MeToo et en France #BalanceTonPorc. Largement relayées sur les réseaux sociaux, ces campagnes ont fait grand bruit et ont libéré la parole dans l'espace public, remettant les problématiques féministes sur le devant de la scène. En 2017, le *Time* magazine, qui consacre chaque année une personnalité de l'année, choisissait pour son emblématique couverture plusieurs personnalités militantes impliquées dans le mouvement #MeToo.

Le féminisme est donc plus que jamais sur le devant de la scène, que ce soit sur les réseaux sociaux, en couverture de magazine ou dans les universités et les milieux académiques. La parole se libère et de plus en plus de personnes prennent part aux débats. Le mouvement féministe se diversifie, de même que les fronts sur lesquels les combats sont menés. Parce que la parole se libère, notamment grâce à internet, de nouvelles problématiques sont abordées et des concepts inédits sont mis en lumière. Apparaît alors un besoin grandissant pour de nouveaux termes, afin de pouvoir nommer des idéologies, des concepts et des comportements sociaux qui jusque-là n'avaient encore jamais eu besoin d'être nommés, parce qu'ignorés ou tout simplement considérés comme la norme.

1.2. Le cas particulier du néologisme « féminisme »

Évidemment, les tout premiers néologismes nés dans le contexte de la lutte pour les droits de femmes sont « féminisme » et « féministe ». Ces deux termes ont des origines obscures et souvent discutées. Une seule chose semble toutefois sûre : c'est au français que l'on doit ces deux termes qui se sont ensuite propagés dans toute l'Europe pour donner « feminism » en anglais, « feminismo » en espagnol, « femminismo » en italien, « feminismus » en allemand ou encore « Φεμινισμός » en grec.

Leur apparition remonte selon toute vraisemblance au XVIII^{ème} siècle, faisant ainsi de « féminisme » le contemporain de termes tels que « socialisme » ou « individualisme ». Le terme a longtemps été attribué au philosophe français Charles Fourier. Quand bien même certains dictionnaires (tels que le *Dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française* de 1960 ou le *Nouveau dictionnaire étymologique et historique de Larousse* de 1964) renvoient à des éditions précises de ses œuvres, une lecture

approfondie de ces dernières ne permet toutefois pas d'en trouver la moindre occurrence. Les dates de 1808 et 1837 sont traditionnellement citées, mais la première correspond à la première édition de sa *Théorie des quatre mouvements* qui, si l'on y trouve bien des propos que l'on pourrait qualifier de féministes, ne contient aucune occurrence du terme ; et quant à la seconde date, il s'agit de l'année de la mort de Fourier. Sa paternité ne serait donc pas avérée.

Le terme apparaît toutefois bien au XVIII^{ème} siècle mais dans le contexte médical, et donc avec un sens bien différent de celui qu'on lui donne aujourd'hui : il désigne dans un premier temps les sujets masculins dont le développement de la virilité s'est arrêté.⁴

Quant à « féministe », sa première occurrence est pour sa part plus facile à tracer : c'est sous la plume d'Alexandre Dumas fils, dans *L'Homme-femme* que l'on retrouve le terme en 1872 : « Les féministes, passez-moi ce néologisme, disent : Tout le mal vient de ce qu'on ne veut pas reconnaître que la femme est l'égale de l'homme, qu'il faut lui donner la même éducation et les mêmes droits qu'à l'homme. » Cette première utilisation du terme se veut donc largement péjorative, et ce n'est que plus tard, en 1882, dans les écrits d'Hubertine Auclert (championne française du suffrage pour les femmes) que le féminisme prend un sens plus positif et désigne enfin la lutte consacrée à l'amélioration de la condition des femmes :

« Je ne doute pas que la liberté d'adresser dans les mairies quelques mots aux nouveaux mariés, liberté dont je serai heureuse d'user, est octroyée aux femmes comme aux hommes, aux féministes comme aux libres-penseurs, car il serait incompréhensible que les libres-penseurs puissent aller à la mairie critiquer l'Eglise, sur l'esprit de laquelle reposent les lois matrimoniales, alors que les féministes ne pourraient aller à cette même mairie critiquer les lois matrimoniales qui sont basées sur l'esprit de l'Eglise.

Vous ne ferez pas de distinction, monsieur, entre ceux qui attaquent l'effet et ceux qui attaquent la cause, du moment qu'un partisan de la libre-pensée a pu parler, les partisans de l'affranchissement des femmes ont le droit de parler. »

⁴ Sylvie Braibant, « Féminisme, mot de l'année 2017. Un néologisme français universel, et toute une histoire » [en ligne], 2017, www.information.tv5monde.com, consulté le 10 avril 2019.

Il est également intéressant de noter que dans des éditions postérieures de cette lettre publiée par la sœur d'Hubertine Auclert en 1908, les mots « partisans de l'affranchissement des femmes » furent remplacés par l'expression « partisans du féminisme ».⁵

Ce n'est que dans les dernières décennies du XVIII^{ème} siècle que ces deux termes, « féminisme » et « féministe » entrent dans le vocabulaire politique. Jusqu'en 1891, le mouvement pour l'extension des droits de la femme était d'ailleurs encore appelé par la presse « le mouvement féminin ». Mais cette même année, Eugénie Potonie-Pierre réclame dans le journal *Droit des femmes* la fondation d'une « Fédération française des sociétés féministes ». En mai 1892 est convoqué un « Congrès général des institutions féministes ». Les emplois de ces deux termes se multiplient dans différentes revues, et passent dans l'usage courant dans les pays francophones européens. Quant à l'anglais, le premier usage documenté de « feminist » se retrouve, selon le *Oxford English Dictionary*, dans le numéro du 12 octobre 1894 du *Daily News*.

L'acceptation de ces néologismes par l'usage permet ainsi aux rassemblements et aux ouvrages consacrés de se multiplier, réunissant ainsi les militants et militantes sous des termes fédérateurs.

Le terme « féminisme » prend donc enfin pleinement son sens politique, lequel s'est imposé par les pensées utopiques, socialiste et marxiste mais aussi républicaine et démocratique. L'apparition de ce néologisme coïncide d'ailleurs avec l'avènement de la III^{ème} République, où l'individu est avant tout un citoyen avant d'être un homme ou une femme, et où l'on aurait pu imaginer une atténuation des inégalités entre hommes et femmes.

Aujourd'hui, le terme « féminisme » est toutefois sujet à une importante remise en question : pour beaucoup, il renvoie désormais à un mouvement où priment l'hystérie, la violence, et parfois même la misandrie (soit la haine des hommes⁶), et n'évoque plus un mouvement organisé luttant pour que la moitié de la population accède à des droits fondamentaux.

⁵ Karen Offen, « Sur l'origine des mots 'féminisme' et 'féministe' » [en ligne], 1987, www.persee.fr, consulté le 10 avril 2019.

⁶ « Misandrie » dans le dictionnaire Larousse [en ligne], www.larousse.fr, consulté le 31 mai 2019

1.3. Catégorisation des néologismes

« Féminisme » n'était que le premier d'une longue série de néologismes qui viendraient compléter un lexique où de nombreux manques se faisaient sentir.

Afin de faciliter la lecture et la compréhension de ce mémoire, nous avons constitué un lexique non-exhaustif de néologismes que nous avons rencontrés pendant l'élaboration de ce mémoire :

Feminism	Féminisme	Prise de conscience des discriminations commises à l'encontre des femmes et revendications par ses dernières de l'égalité entre les sexes.
Womanism	Womanism	Féminisme prenant en compte les problématiques d'oppression dues à la race et à la classe sociale.
Masculinism	Masculinisme	Mouvement social conservateur ou réactionnaire selon lequel les hommes souffrent d'une crise identitaire liée à l'apparition et l'affirmation du féminisme dans la société.
White feminism	Féminisme blanc	Vision du féminisme se concentrant sur les problématiques des femmes blanches, bourgeoises sans prendre en compte le genre, la race, la classe, l'orientation sexuelle, la situation de handicap et de ce fait, excluant une majorité de femmes de ce mouvement.
Intersectionality	Intersectionnalité	Situation de personnes subissant simultanément plusieurs formes de domination ou de discrimination dans une société.
Gender studies	Etudes de genre	Domaine d'étude qui s'interroge sur la construction, la représentation et l'inscription des identités et des différences 'sexuelles' dans les sociétés, les cultures, les institutions, les discours et les textes."
Empowerment	Empouvoirement	Processus d'acquisition de la liberté et du pouvoir nécessaires à un individu pour faire ce qu'il souhaite et pour détenir le contrôle sur son existence.
T.E.R.F	T.E.R.F.	Ensemble des féministes excluant les femmes transgenres du mouvement féministe, niant ainsi leur appartenance au genre féminin.
Cisgender	Cisgenre	Personne qui s'identifie avec le genre qui leur a été assigné à la naissance.
Transgender	Transgenre	Personne ne se reconnaissant pas dans tout ou partie du genre qui lui a été assigné à la naissance.
Feminazi	Féminazi	Terme péjoratif utilisé pour désigner les féministes perçues comme extrémistes ou radicales, les femmes

		perçues comme recherchant une supériorité sur les hommes, ou encore, toutes les féministes.
Heteronormativity	Hétéronormativité	Préjugé selon lequel la norme par défaut est l'hétérosexualité, et que les relations entre les êtres humains sont binaires, avec d'un côté l'homme et de l'autre la femme, avec chacun leur rôle social.
Rape culture	Culture du viol	Ensemble des préjugés et idées reçues concernant les violeurs, les victimes de viol et le viol lui-même.
Toxic masculinity	Masculinité toxique	Ensemble d'attitudes socialement construites qui engendre une perception de l'homme comme étant un individu violent, dépourvu d'émotions, sexuellement agressif, etc.
Catcalling	Harcèlement de rue	Ensemble de comportements tels que des sifflets ou des commentaires de nature sexuelle adressés par un homme à une femme inconnue dans la rue.
Manspreading	<i>Manspreading</i>	Tendance de certains hommes à s'asseoir dans les transports en commun en écartant les jambes, entraînant ainsi une gêne pour leurs voisins.
Mansplaining	<i>Mansplaining</i>	Explication donnée de manière paternaliste par un homme à une femme, le premier considérant à tort être plus éclairé sur le sujet de l'explication que la seconde.
Slutshaming	<i>Slutshaming</i>	Consiste à rabaisser ou faire culpabiliser une femme à cause de son comportement sexuel.

Quinze de ces termes ont fait l'objet d'une analyse plus poussée sous forme de fiches terminologiques qui se trouvent en annexe de ce mémoire.

Mais cette quinzaine de termes n'est évidemment qu'un échantillon des néologismes que l'on peut relier au contexte de la lutte féministe. Les néologismes ayant trait au féminisme et étant nés au cours des dernières années sont en effet légions.

Nous avons donc tenté de les catégoriser afin de pouvoir mieux identifier à quoi servaient ces termes, et ce qu'ils permettaient de nommer.

A. Nommer des mouvements

Le premier regroupement que nous puissions faire est celui des néologismes permettant de nommer des mouvements ou idéologies.

L'exemple le plus évident est bien sûr celui du féminisme, qui permit à l'origine aux partisans des droits des femmes de se reconnaître et de se rassembler sous un même drapeau - ou plutôt, sous un même terme.

Cependant, rapidement, et tout particulièrement ces dernières années, le courant féministe a connu des évolutions et des divisions au sein de ses rangs. Le « féminisme » est bientôt devenu un terme trop flou, trop général, et donc insuffisant aux yeux d'un grand nombre de militants et militantes. Sont donc apparus de nouveaux termes, la plupart étant simplement des dérivés du terme « féminisme », auquel s'ajoute un préfixe ou une épithète. Ces nouveaux termes ont pour objectif de mieux cerner les particularités de chaque branche du féminisme. A l'heure actuelle, on peut entendre parler de « féminisme radical », de « néo-féminisme », de « féminisme pro-sexe », d'« anarcha-féminisme », de « cyberféminisme », de « transféminisme » ou encore de « féminisme intersectionnel ». Ces termes ont souvent été inventés par les membres de ces mouvances afin de pouvoir s'identifier eux-mêmes au sein du mouvement féministe.

D'autres termes, en revanche, ont pu être créés par certains militants ou opposants afin d'identifier un courant qu'ils désapprouvaient ou tout du moins voulaient critiquer. C'est le cas par exemple du terme « white feminism », qui est utilisé notamment par le féminisme intersectionnel pour critiquer le féminisme plus traditionnel, et notamment celui qui est le plus mis en avant dans les médias : un féminisme qui se concentre sur des problématiques concernant principalement les femmes blanches, hétérosexuelles et issues des classes supérieures ou moyennes ; et donc un féminisme qui ignore (volontairement ou involontairement) les problématiques liées à la race, à l'orientation sexuelle, au milieu social ou encore au handicap. Le reproche fait aux « white feminists » [féministes blanches] est de considérer que la lutte féministe ne devrait s'intéresser qu'aux seules discriminations de genre, quand pour les féministes intersectionnels, leur lutte féministe est indissociable de leurs autres combats sociaux et politiques - tout simplement parce qu'une femme hétérosexuelle blanche, une femme transgenre ou une femme racisée et handicapée ne partage pas les mêmes expériences et ne fait pas face aux mêmes discriminations.

Parmi les féministes intersectionnels on compte notamment les partisans du « womanism », qui considèrent le féminisme actuel comme tellement emprunt de « white feminism » qu'elles ne peuvent plus s'identifier sous cette étiquette, et ont donc préféré rejeter le terme de « féminisme » tout entier au profit d'un autre néologisme. Le néologisme « womanism » a été créé par la militante féministe Alice Walker en 1983. Le « womanism » concerne tout particulièrement les femmes de couleur, ou « black feminists », et leur permet de se réapproprier les idées du féminisme et de les adapter à la réalité de leurs combats, bien différents de ceux des femmes majoritairement blanches et aisées qui furent à l'origine du féminisme.

Un autre exemple de néologisme, davantage utilisé pour désigner un groupe dont les idées sont critiquées plutôt que par ce groupe lui-même (qui ne s'identifie souvent pas comme tel) est celui de « T.E.R.F. » pour « Trans-exclusionary radical feminism », soit un féminisme excluant les femmes transgenres de la lutte féministe. Ce terme est d'ailleurs souvent considéré comme une insulte par les partisans de cette branche du féminisme qui le rejettent donc. Sur le même modèle, on retrouve l'acronyme « S.W.E.R.F. » pour « Sex workers exclusionary radical feminism », soit une vision du féminisme qui exclut les travailleurs et travailleuses du sexe des débats, et considère la prostitution comme une forme d'oppression des femmes.

Mais, toujours dans le cadre du féminisme, l'exemple le plus évident de néologisme créé pour identifier un groupe dont on méprise les idées est celui de « féminazi ». Ce mot-valise composé des termes « féministe » et « nazi » fut utilisé pour la première fois en 1992 par le républicain américain Rush Limbaugh⁷, qui déclara que les féministes sont des femmes « pour qui la chose la plus importante dans la vie est de faire en sorte que le plus grand nombre d'avortements puissent être pratiqués ». Ce terme, très violent, rapproche donc les luttes pour les droits des femmes de l'idéologie nazie, et est utilisé par les détracteurs du féminisme pour s'attaquer aux militantes. Sur internet, ce terme est très largement employé pour tourner en dérision et réduire en silence les femmes s'exprimant sur des sujets liés au féminisme de manière jugée trop radicale⁸.

Il est en revanche intéressant de noter que ce terme hautement péjoratif est souvent utilisé par des féministes : en effet, si, interrogés sur leur connaissance et leur appréciation du terme « féminazi », 11,5 % des personnes interrogées ont déclaré être

⁷ Rush H. Limbaugh, *The way things ought to be*, Pocket Books, 1992.

⁸ Zoe Williams, « Feminazi: the go-to term for trolls out to silence women » [en ligne], 2015, www.theguardian.com, consulté le 5 mai 2019.

choquées par la violence et les implications d'un tel mot, certaines ont toutefois reconnu l'utiliser elles-mêmes de manière ironique, dans le but de tourner le terme en dérision et de lui donner moins de pouvoir et de poids dans les débats. L'une des personnes interrogées a même réalisé une comparaison avec le mouvement de la négritude, arguant que l'emploi d'un terme péjoratif (tel que « nègre » ou « féminazi ») par les personnes justement visées par cette insulte pouvait être un « moyen d'empowerment »⁹, une manière pour elles de reprendre le contrôle sur les débats, de désarmer l'adversaire en le privant de son insulte de prédilection.

Autre néologisme intéressant et ambigu : « masculinisme ». Si le terme est d'abord apparu comme un pendant du féminisme, et donc se définissant comme un mouvement de défense des droits des hommes et de réflexion sur la condition masculine, le terme est aujourd'hui plus largement utilisé pour désigner les mouvements sexistes s'opposant clairement au féminisme, au point que le terme est devenu synonyme d'« antiféminisme » ou « misogynie ».

Tous ces néologismes permettant de nommer des mouvements ou idéologies sont particulièrement intéressants dans le contexte du féminisme car ce dernier est justement devenu pluriel, recouvrant dorénavant de multiples luttes et s'intéressant à diverses problématiques. Ces nouveaux termes facilitent l'identification de ces nouveaux courants récemment apparus et permettent donc de prendre conscience de la complexité et de la diversité des féminismes. Une fois compris et assimilés, ces néologismes rendent possible la distinction entre différentes branches féministes - distinction d'autant plus utile que ces branches sont parfois divergentes dans leurs luttes, leurs priorités et leurs moyens d'action.

B. Identifier des concepts

Seconde catégorie de néologismes que nous avons identifiée : les termes visant à nommer des ensembles de normes culturelles, lesquels donnent lieu au développement et à l'affirmation de croyances et de comportements particuliers. Ces normes identifiées sont très majoritairement des normes encourageant l'apparition de croyances et de

⁹ Verbatim recueillie dans le cadre de notre questionnaire sur le féminisme et les néologismes

comportements sexistes contre lesquelles le féminisme s'engage à lutter, dans le but de les faire disparaître.

On retrouve dans cette catégorie des néologismes tels que « culture du viol », « masculinité toxique », « hétéronormativité », « charge mentale », etc. Il est intéressant de noter que ces termes visant à conceptualiser des normes sociales sont souvent perçus par les non-initiés aux problématiques féministes comme étant particulièrement forts voire exagérés. Il est en effet pour certains choquant d'entendre parler de « culture du viol » dans une société occidentale où le viol est pourtant puni par la loi, de même que la mention d'une « masculinité toxique » est parfois perçue comme une attaque contre toute la gente masculine.

Ces néologismes permettant pour la plupart d'identifier des concepts sociologiques, sont logiquement d'abord nés dans des contextes engagés et/ou universitaires, et ont été l'objet de conceptualisations et de recherches précises avant de se diffuser au grand public – qui aujourd'hui encore les méconnaît : 70,1 % des personnes que nous avons interrogées admettent n'être pas ou peu familières avec le terme « hétéronormativité », 63,9 % font le même constat face au terme « masculinité toxique », 62,1 % ne connaissaient pas le terme « intersectionnalité » et 80,8 % n'avaient jamais entendu ou lu le néologisme « womanism » avant de répondre à notre questionnaire.

Dans le cas du terme « culture du viol », par exemple, il apparaît dans les années 1970 aux Etats-Unis. Le premier ouvrage traitant explicitement de la « rape culture », *Rape: the first sourcebook for women* de Noreen Connell et Cassandra Wilson, du collectif New York Radical Feminists, est publié en 1974. Son équivalent français n'apparaît que dans les années 1990 dans quelques rares articles scientifiques, et ne se diffuse plus largement que vers la fin des années 2000, principalement sur internet et dans des milieux engagés. C'est seulement à la fin des années 2010 qu'on assiste en France à la publication de plusieurs ouvrages sur le sujet : *Où sont les violeurs ? Essai sur la culture du viol* (2017) de Marlène Schiappa (secrétaire d'Etat chargée de l'Égalité entre les femmes et les hommes et de la lutte contre les discriminations), *En finir avec la culture du viol* (2018) de Noémie Renard, ou encore *Une culture du viol à la française* (2019) de Valérie Rey-Robert.

Ces néologismes portant sur des concepts ont deux objectifs :

- Dans un premier temps, un objectif théorique – soit identifier lesdits concepts afin de pouvoir les étudier et les conceptualiser plus facilement.

- Ensuite, un objectif pratique – soit rendre plus aisée la discussion autour des problématiques découlant de ces concepts, et ainsi mieux cibler les combats à mener pour les militants et militantes.

Ces termes sont donc majoritairement employés par des personnes au fait des problématiques féministes, et ne parviennent au grand public qu’après un exercice de vulgarisation scientifique.

C. Reconnaître des comportements

Notre troisième catégorie rassemble pour sa part des néologismes permettant d’identifier des comportements. Il s’agit de termes tels que « slutshaming » [humiliation des salopes], « mansplaining » [explication masculine], « maninterrupting » [interruption masculine] ou encore le très récent et très polémique « manspreading » [étalement masculin].

Ces termes, d’abord apparus en langue anglaise, sont souvent des mots-valise composés d’un nom et d’un verbe (« slut » + « to shame », « man » + « to explain », « man » + « to spread », etc.). Le verbe évoque logiquement le comportement en question tandis que le nom peut faire référence soit à l’acteur (le « man » dans « mansplaining » ou dans « manspreading ») soit à la victime (le « slut » dans « slutshaming »).

Ces néologismes se sont finalement exportés tels quels, notamment en France, où ces anglicismes sont encore très largement employés, malgré des tentatives de traduction : on trouvera par exemple des emplois de « mecspliquer » (« mec » + « expliquer ») ou « pénispliquer » (« pénis » + « expliquer ») pour « mansplaining ».

L’utilisation de ces termes en langue française reste toutefois pour l’instant anecdotique, et les anglicismes sont plus couramment employés – d’abord sur internet, dans les contextes informels où ils sont nés (réseaux sociaux, forums, blogs), mais également dans la presse en ligne ou la presse écrite (où ils sont toutefois souvent accompagnés d’une rapide explication lors du premier emploi du terme).

En conséquence, ces néologismes sont bien mieux connus du grand public : parmi les personnes que nous avons interrogées, 87,5 % connaissaient le terme « manspreading » et 64,5 % disaient l'entendre ou l'employer régulièrement voire très fréquemment.¹⁰

Contrairement aux néologismes identifiant des mouvements militants ou des concepts, la naissance de ces néologismes fut bien plus informelle et fut souvent due à des personnes anonymes plutôt qu'à des chercheurs ou des militants : la première occurrence du terme « mansplaining » aurait eu lieu dans la section commentaires du réseau social LiveJournal en 2008.

L'existence de termes identifiant des comportements précis permet de prendre conscience de l'existence de ces comportements et surtout de leur fréquence : si un terme existe, c'est probablement que ce comportement n'est pas un cas isolé. Reprenons par exemple le cas de « mansplaining ». Si le terme est apparu sur les réseaux sociaux, c'est en revanche à une auteure américaine, Rebecca Solnit, que l'on doit le premier essai sur le sujet « Men explain things to me¹¹ » en 2008. Sans avoir encore trouvé un terme pour nommer clairement cette expérience, Solnit y décrit la fréquence à laquelle elle a été confrontée à des hommes ayant tenté de lui expliquer certaines choses, partant du principe qu'ils étaient mieux qualifiés qu'elle à ce sujet – allant parfois jusqu'à lui recommander de lire un ouvrage dont elle était pourtant l'auteure... Cette situation, Solnit ne la nomme pas mais la décrit comme une expérience « que toute femme connaît¹² ». L'idée est donc là, en germe, et quelques mois plus tard, le terme « mansplaining » naît. Depuis, grâce à l'existence de ce terme, ce comportement n'est plus décrit comme une simple expérience ponctuelle connue épisodiquement par plusieurs femmes : il a un nom et ce nom lui a permis d'être jeté sous les projecteurs.

Vis-à-vis de ces comportements, ces néologismes permettent donc de passer d'un stade d'expériences individuelles à l'identification d'un comportement récurrent de la part de certains individus (dans le cas présent, un comportement principalement masculin).

¹⁰ Résultats de notre questionnaire sur le féminisme et les néologismes. A la question « employez-vous, entendez-vous ou lisez-vous régulièrement le terme « manspreading », 13,4 % des sondés ont répondu « Jamais », 22,3 % ont répondu « Rarement », 52,7 % ont répondu « Régulièrement » et 11,6 % ont répondu « Très souvent ».

¹¹ Rebecca Solnit, *Men Explain Things to Me*, Haymarket Books, 2014

¹² « Something every woman knows »

D. Genrer des termes

Notre dernière catégorie est consacrée à des néologismes plus particuliers : ceux dont la seule raison d'être est de genrer des termes préexistants. On constate rapidement qu'il existe dans cette catégorie deux types de néologismes :

- Les néologismes où un préfixe ou suffixe féminin (« lady », « she », « her », etc.) est ajouté à un terme préexistant afin d'accentuer le rôle des femmes dans un domaine ou dans une fonction. Il s'agit de termes tels que « ladyboss », « sheEO » (« she » + « CEO ») ou encore « herstory » (« her » + « history »).
- Les néologismes où un préfixe ou suffixe masculin (« man », « guy », « bro », etc.) est ajouté à un terme préexistant afin de prétendument viriliser l'objet auquel se rapporte le terme préexistant – lequel est souvent traditionnellement perçu comme un objet féminin. Il s'agit cette fois de termes comme « manbun » (« man » + « bun »), « manpurse » (« man » + « purse »), « bromance » (« bro » + « romance ») ou encore « guyliner » (« guy » + « eyeliner »).

Cette seconde sous-catégorie a moins d'intérêt du point de vue de la lutte féministe, même s'il est intéressant de noter qu'un nombre grandissant de néologismes de ce type fleurit sur les réseaux sociaux et dans la presse, avec pour seul but de distinguer les sacs à mains et les chignons des hommes (« manpurse » et « manbun ») des sacs à main et des chignons des femmes, et ainsi éviter toute confusion...

La première sous-catégorie, en revanche, a pour objectif de corriger l'invisibilisation des femmes dans certains domaines ou fonctions : par exemple, « herstory » fait référence à la volonté féministe de proposer de nouveaux récits historiques du point de vue des femmes. Il n'est évidemment pas question de réinventer l'histoire mais simplement de rendre aux femmes ayant marqué l'histoire la place qu'elles méritent. Quant au terme « sheEO », il a été ressenti comme étant nécessaire pour rappeler que certains C.E.O. (« Chief Executive Officer ») sont bel et bien des femmes, et que cela devrait être souligné par un nouveau terme dédié tant il est souvent supposé que cette fonction est exclusivement masculine. Ces termes sont donc clairement nés d'une volonté féministe de remettre en avant les femmes dans la société.

A l'instar de la catégorie précédente, ces néologismes sont nés sur internet dans des contextes informels et sont principalement de langue anglaise. En France, ils sont encore méconnus dans les milieux non-initiés et sont rarement traduits.

Cette rapide catégorisation et présentation de certains néologismes nés dans le contexte féministe permet de se rendre compte qu'un très grand nombre de ces termes sont d'abord apparus en langue anglaise, et se sont diffusés dans le monde entier sous forme d'anglicismes.

En effet, si c'est bien la langue française qui a donné au monde les termes « féminisme » et « féministe », l'anglais est aujourd'hui la langue la plus prolifique en matière de néologismes, et cela s'explique aisément en se penchant plus en avant sur le rôle joué par internet dans la création de ces nouveaux termes.

1.4. Le rôle d'internet : des néologismes nés dans un contexte relativement informel

Cela fait désormais plusieurs décennies que les études de genre, et le féminisme en particulier, sont devenues un champ de recherche universitaire et que des essais sont régulièrement publiés sur le sujet. Timidement remises au goût du jour par les féministes dans les années 1970, les études de genre (« gender studies » ou « women's studies » en anglais) connaissent un premier essor dans les années 1980 et 1990, notamment grâce aux travaux de personnes comme Joan W. Scott (*Gender and the Politics of History*, 1988) ou Judith Butler (*Gender Trouble : Feminism and the Subversion of Identity*, 1990). Le terme d'« études de genre » n'est toutefois réellement fixé que dans les années 2010, où ce domaine d'étude fait l'objet d'un intérêt nouveau : en 2017, on recensait plus de 900 cursus consacrés aux « Women's and Gender studies » dans le monde¹³ – dont 673 programmes rien qu'aux Etats-Unis. Le Canada, en deuxième position, en offrait 57, contre seulement 3 pour la France (dont un dispensé par l'American University of Paris). On trouve en revanche en France de plus en plus de cursus permettant d'avoir accès de manière optionnelle à des cours sur les études de genre en supplément de leurs cours classiques.

¹³ « Women's/Gender Studies Programs & Research Centers » [en ligne], 2017, www.userpages.umbc.edu, consulté le 10 mai 2019.

Mais malgré cet essor des études de genre et leur regain de popularité, ce n'est pas dans les milieux universitaires que le féminisme est le plus discuté et débattu. Comme nous le disions précédemment, au XXI^{ème} siècle, un outil a changé la donne pour les féministes : Internet.

Internet a en effet joué – et joue toujours – un rôle prépondérant dans le développement du féminisme ces deux dernières décennies, notamment en offrant une plateforme inédite aux individus. Les femmes sont en effet encore largement sous-représentées dans les médias traditionnels et les réseaux sociaux leur donnent une tribune où elles peuvent enfin s'exprimer sans contrôle, et ce quel que soit leur classe sociale, leur pays d'origine, leur couleur de peau, etc. ¹⁴:

« Pour les féministes tout particulièrement, Internet offre un espace où les problématiques féministes peuvent être creusées et approfondies, notamment dans des contextes où les voies des femmes sont habituellement ignorées ou tues.^{15, 16} »

Internet a tant révolutionné le féminisme que certains parlent désormais de « quatrième vague féministe », à l'instar de Jessica Valenti, fondatrice du blog Feministing.com, qui, lors d'une interview pour le *New York Times* en 2009¹⁷, déclara ne pas se reconnaître sous l'étiquette de féministe de la troisième vague : « Peut-être que nous en sommes à la quatrième vague. Peut-être que la quatrième vague est celle d'Internet. ¹⁸»

Cette importance d'Internet est d'ailleurs soulignée par l'apparition d'un vocabulaire propre : on parle parfois de « fourth wave feminism » [quatrième vague féministe], mais aussi de « feminism 2.0 », de « cyberfeminism » [cyberféminisme], de « feminist internet » [internet féministe], ou encore de « hashtag feminism » [féminisme du hashtag]. Le « hashtag feminism » est en effet quelquefois utilisé pour désigner l'ensemble des campagnes militantes menées au moyen des réseaux sociaux et de l'utilisation de « hashtags » dédiés. Cette appellation semble de rigueur puisque sur les réseaux sociaux et en particulier Twitter, les hashtags permettant aux femmes (et aux hommes) de

¹⁴ Catherine Powell, « How Social Media Has Reshaped Feminism » [en ligne], 2018, www.cfr.org/, consulté le 11 mai 2019

¹⁵ Rochelle Jones, « The Makings of a Feminist Internet » [en ligne], 2017, www.awid.org, consulté le 11 mai 2019

¹⁶ « For feminists in particular, the Internet allows space to carve out and amplify feminist discourse in contexts where women's voices are being ignored or oppressed. »

¹⁷ Deborah Solomon, « Fourth-Wave Feminism » [en ligne], 2009, www.nytimes.com, consulté le 11 mai 2019

¹⁸ « Maybe we're onto the fourth wave now. Maybe the fourth wave is online. »

prendre la parole se multiplient : #HeForShe [Lui pour elle], #YesAllWomen [Oui, toutes les femmes], #WhyIStayed [Pourquoi je suis restée], #SurvivorPrivilege [Privilège de la survivante], #YouOKSis [Ça va ma soeur ?], #AskHerMore [Demandez-lui plus], etc. Selon une étude¹⁹, rien qu'entre 2011 et 2014, les références à l'hashtag « feminism » auraient augmenté de 300 % sur Twitter.

Le principal changement apporté par Internet au féminisme est donc notamment d'avoir modifié considérablement le profil des interlocuteurs prenant part aux débats. Il ne s'agit plus seulement de femmes blanches, bourgeoises et éduquées, de militants très engagés ou d'universitaires : tout le monde peut désormais partager son expérience et faire entendre sa voix. Ce qui veut également dire que la rhétorique du féminisme n'est plus uniquement définie par les féministes mais par l'ensemble des individus s'exprimant sur internet – alliés comme opposants.

Le vocabulaire du féminisme se retrouve alors aux mains des internautes, qui rivalisent d'ingéniosité pour proposer des néologismes correspondant aux problématiques discutées et aux comportements pointés du doigt : ainsi sont nés « manspreading », « bropropriating » [appropriation d'une idée par un homme], « maninterrupting » ou encore « mansplaining ». Il s'agit souvent de mots-valises qui se diffusent ensuite très rapidement sur les blogs et les réseaux sociaux. L'anglais étant la langue la plus utilisée en ligne (25,3 % des internautes s'expriment en anglais²⁰), il est donc logique que ces néologismes apparaissent d'abord en anglais avant d'être empruntés par les autres langues, souvent sans passer par l'étape de la traduction - cette dernière peut toutefois être tentée, mais souvent bien après que l'emprunt ait été réalisé, ce qui rend plus difficile l'acceptation du néologisme dans les usages. C'est notamment le cas en français avec « mansplaining », parfois traduit par « mecspliquer » ou « pénispliquer », mais qui reste pourtant largement utilisé sur les réseaux sociaux et également dans la presse, écrite ou en ligne :

¹⁹ Jessica Bennett, « Behold the Power of #Hashtag Feminism » [en ligne], 2014, www.time.com/, consulté le 11 mai 2019

²⁰ Nikolaos Sitsanis, « Top 10 Languages Used On the Internet today » [en ligne], 2018, www.speakt.com, consulté le 11 mai 2019

"Mansplaining", ou quand les hommes nous expliquent la vie

Article sur madame.lefigaro.fr du 23 mars 2017

Mansplaining : quand un homme explique à une femme ce qu'elle sait déjà

Article sur information.tv5monde.com du 28 février 2018

Que ce soit par l'avancée spectaculaire prise par les Etats-Unis quant aux études de genre (pour rappel : plus de deux tiers des cursus académiques consacrés aux études de genre dans le monde sont proposés par des universités américaines), ou par la prédominance de l'anglais sur les réseaux sociaux et sur Internet en général, il est donc logique que la quasi-totalité des néologismes liés au contexte du féminisme soient à l'origine de langue anglaise.

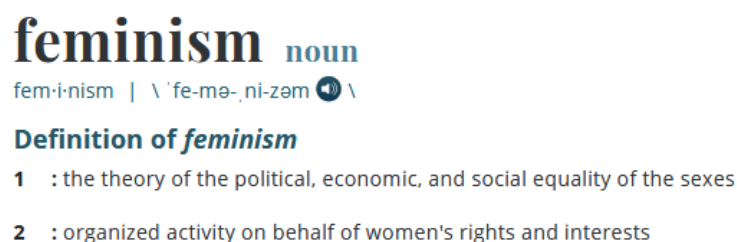
Par la suite, les termes concernant des concepts (« hétéronormativité », « charge mentale », « culture du viol ») ou des théories (la « théorie féministe », la « théorie queer », etc.) qui sont étudiés et analysés dans les milieux universitaires ont davantage de chances de se voir attribuer une traduction unique et consensuelle, réutilisée par toutes les personnes se penchant sur la question par la suite. A contrario, des termes nés sur Internet et donc dans des contextes plus informels, tels que « mansplaining », « slutshaming » ou « girlboss », sont plus susceptibles de se propager d'une langue à l'autre sans contrôle quelconque.

2. Usages en France, au Québec et aux Etats-Unis

2.1. « The F-word », ou les préjugés autour du terme « féminisme »

En 2017, le dictionnaire américain Merriam–Webster élisait « feminism » mot de l'année. Ce choix fut expliqué par deux raisons :

- D'abord, les événements de l'année 2017 : la première « Marche des Femmes sur Washington » en janvier, les déclarations de Kellyanne Conway, la conseillère de Donald Trump, qui affirmait en février n'être « pas une féministe dans le sens classique du terme », ou encore les retombées de l'affaire Weinstein à l'automne (à savoir les mouvements #MeToo ou #BalanceTonPorc en France) ;
- Mais aussi, et peut-être surtout, parce qu'en 2017, il y eut 70 % de consultations de la page « feminism » de plus qu'en 2016.²¹



La définition de « feminism » donnée par le dictionnaire en ligne Merriam-Webster

Cette dernière information soulève un fait intéressant : quand bien même le féminisme existe nommément depuis la fin du XIX^{ème} siècle, et bien que sa définition soit restée peu ou prou la même depuis lors (à savoir que le féminisme est mouvement politique, idéologique et social luttant pour les droits des femmes et pour l'égalité entre hommes et femmes), bon nombre de personnes semblent encore confuses quant au sens de ce terme.

Les a priori sont en effet nombreux, au point que le terme « féminisme » souffre d'une certaine impopularité qui pousse certains à le rejeter – malgré leur adhésion aux idées

²¹ Steven Poole, « From feminism to broflake: the words of 2017 » [en ligne], 2017, www.theguardian.com, consulté le 15 mai 2019

qu'il défend.

A l'instar de Kellyanne Conway, nombreuses sont les personnalités publiques à déclarer n'être pas « féministes », que ce soit aux Etats-Unis ou en France. En France, un certain nombre d'actrices françaises refusent cette étiquette, souvent en tenant des propos qui montrent bien leur incompréhension des enjeux féministes. Cela va de Juliette Binoche, qui à la question « Êtes-vous féministe ? », répond par la négative – avant de s'insurger contre les inégalités hommes-femmes –, jusqu'à l'actrice et réalisatrice Maïwenn qui déclare « Je n'aime pas les extrêmes donc pas plus les féministes que les misogynes²² » - confondant ainsi féminisme et misandrie. Même type de propos aux Etats-Unis où Salma Hayek déclare « Je ne suis pas une féministe. Si les hommes souffraient des mêmes problèmes que les femmes, je me battrais pour eux avec tout autant de passion. Je crois en l'égalité » tandis que Demi Moore dit ne s'être jamais considérée comme une féministe, « plutôt comme une humaniste »²³.

Des propos qui peuvent laisser perplexe soit parce qu'ils dénotent une profonde méconnaissance du féminisme, soit parce qu'ils laissent deviner une méfiance pour le terme lui-même (à l'instar de Juliette Binoche qui rejette le terme mais défend des idées féministes, ou de Demi Moore qui lui préfère un autre terme).

Il serait facile d'imputer ces propos au statut de ces femmes – par exemple en arguant que des femmes célèbres et riches n'ont pas la même expérience du sexisme et de la discrimination en général que des femmes lambdas. Pourtant, ces déclarations reflètent un état d'esprit partagé par de très nombreuses personnes.

En 2013, une enquête menée aux Etats-Unis²⁴ révélait que seulement 20 % des personnes sondées se considéraient comme « féministes » ou « fortement féministes ». Pourtant, à la question « Pensez-vous que les hommes et les femmes devraient être socialement, politiquement et économiquement égaux », 82 % d'entre elles répondaient « oui ». Ces résultats montrent donc clairement une large adhésion aux idées féministes, mais un rejet du terme. Ce qui se confirme lorsque l'on interroge ces mêmes personnes sur leur perception du terme « féministe » : pour 37 % d'entre elles, ce terme a une connotation « négative » voire « très négative ».

Cet écart entre l'adhésion aux idées féministes et l'acceptation du terme « féministe » se

²² Charlotte Lazimi, « Pourquoi les actrices françaises ne sont-elles pas féministes ? » [en ligne], 2015, www.cheekmagazine.fr, consulté le 15 mai 2019

²³ Matthew Cole Weiss, « 28 Celebrity Women Who Aren't Feminists » [en ligne], www.ranker.com, consulté le 15 mai 2019

²⁴ Enquête de l'organisme YouGov menée du 11 au 12 avril 2013 sur un échantillon de 1000 adultes, www.big.assets.huffingtonpost.com, consulté le 15 mai 2019

retrouve également dans les propos parfois tenus par des jeunes femmes interrogées sur la question. Pour les besoins d'un article datant de décembre 2017²⁵, le journal français « Le Nouvel Obs » était allé à la rencontre de jeunes femmes qui ne se reconnaissaient pas dans les luttes féministes. L'une d'elle déclarait alors : « Bien sûr que je suis pour l'égalité entre les hommes et les femmes, mais je ne suis pas féministe. » Pour quiconque a consulté la définition du féminisme, cette confiance semble évidemment très contradictoire.

A noter que ce rejet est parfois plus ou moins fort selon certains critères sociaux ou raciaux. Une enquête de 2015²⁶ montrait que les personnes occupant des postes de cadres ou équivalents étant plus susceptibles de s'identifier comme « féministe » que les personnes occupant des postes manuels ou étant au chômage : 1 personne sur 3 contre 1 personne sur 5. Parallèlement, une seconde enquête, datant pour sa part de 2018²⁷, montrait qu'aux Etats-Unis les femmes blanches se reconnaissaient plus volontiers comme féministes (26 % d'entre elles) que les femmes afro-américaines (21 %) ou hispaniques (12 %). Mais quelques soient les paramètres pris en compte, ces pourcentages restent tout de même relativement bas.

Aux Etats-Unis, deux mouvements ont d'ailleurs pris de l'ampleur ces dernières années : « Why I Don't Need Feminism » [Pourquoi je n'ai pas besoin du féminisme] et « Women Against Feminism » [Les femmes contre le féminisme]. Tous deux nés sur des plateformes comme Facebook, Twitter ou Tumblr, et à l'initiative de femmes, ces deux mouvements ont rapidement gagné des adeptes. Ces femmes rejettent clairement le terme « féministe » et s'en justifient parfois avec des arguments tels que « Je n'ai pas besoin du féminisme parce que je respecte tous les êtres humains, pas un seul genre ! », « Je refuse d'ignorer les problèmes des hommes au nom du féminisme » ou « Je n'ai pas besoin du féminisme parce que je ne hais pas les hommes »²⁸, ce qui, une fois encore, prouvent leur méconnaissance du mouvement féministe, et l'assimilation qu'elles en font avec une idéologie misandre.

²⁵ Barbara Krief, « A contre-courant de la prise de parole post-Weinstein, certaines femmes vont jusqu'à se revendiquer antiféministes » [en ligne], 2017, www.nouvelobs.com, consulté le 15 mai 2019

²⁶ Enquête de l'organisme YouGov menée du 23 au 24 septembre 2015 sur un échantillon de 1651 adultes

²⁷ Christina Scharff, « Why so many young women don't call themselves feminist » [en ligne], 2019, www.bbc.com, consulté le 15 mai 2019

²⁸ « I don't need feminism because I respect all human beings, not only one gender! », « I refuse to ignore men's issues in the name of 'feminism' » et « I don't need feminism because I don't hate men » ; propos recueillis sur le site www.twitter.com sur le hashtag #IDontNeedFeminism, consulté le 16 mai 2019

L'apparition de ce type de mouvements est naturellement allée de pair avec la création d'un terme pour les désigner : l' « antiféminisme ». Chose intéressante au sujet de ce terme : il ne désigne pas les partisans d'une idéologie opposée à celle du féminisme (puisque, souvent, ces femmes tiennent également des propos en faveur de l'égalité entre hommes et femmes), mais bien l'ensemble des individus rejetant farouchement l'appellation « féministe ». Dans *Antiféminismes et masculinismes d'hier et d'aujourd'hui*, Héloïse Michaud explique :

« Ces femmes préfèrent adopter une rhétorique du 'je ne suis pas féministe, mais', en raison des préjugés qui y sont associés : les féministes sont frustrées, lesbiennes, détestent les hommes, ne veulent pas fonder une famille, etc. ; parce qu'elles l'associent à une connotation de militantisme et de radicalité desquelles elles cherchent à se distancier ; ou encore tout simplement parce qu'elles n'ont jamais fait l'expérience de discriminations, en raison de leur jeune âge ou du fait de leur classe sociale. D'autres adhèrent au point de vue "je suis féministe, mais" : ces femmes s'identifient volontiers avec le terme "féministe" mais veulent se désolidariser d'un autre type de féministes, celles qui "remettent toujours ça sur le tapis" ou "qui veulent aliéner les hommes".²⁹ »

Comment expliquer que tant de personnes refusent d'être qualifiées de « féministes » ? D'abord, selon Monica Pham dans son article « An analysis of anti-feminist comments on Tumblr », « beaucoup de personnes ne savent plus vraiment ce que le féminisme combat et ont donc créé leurs propres définitions, qui sont souvent très négatives ». Ces définitions sont d'autant plus négatives qu'elles se basent généralement sur la représentation du féminisme dans les médias où les groupes les plus extrémistes sont souvent mis en avant, tels que les FEMEN (un groupe féministe d'origine ukrainienne, qui s'est fait connaître par ses méthodes radicales et provocatrices).

Ces préjugés sont largement encouragés par les médias, notamment américains, qui, après avoir encensé le mouvement féministe dans les années 1970, ont opéré un retour en arrière vers des positions plus conservatrices sous la présidence de Ronald Reagan. Cela a contribué à donner au féminisme une image dépassée, et a empêché une

²⁹ Christine Bard, Mélissa Blais et Francis Dupuis-Déri, *Antiféminismes et masculinismes d'hier et d'aujourd'hui*, Paris, PUF, 2019, p. 213

génération de jeunes femmes de se reconnaître dans les aspirations d'un mouvement qui avait prétendument atteint ses objectifs et n'avait plus de raison d'être.



Deux couvertures du *Time magazine* (1989 à gauche et 1998 à droite)

Ci-dessus, deux couvertures du *Time magazine* datant de la fin des années 1980 et du début des années 1990. Sur la première nous pouvons lire « Les femmes face aux années 90 : dans les années 80, elles ont essayé de tout avoir. C'est maintenant chose faite. Le féminisme a-t-il un avenir ? ». Sur la seconde : « Le féminisme est-il mort ? ». La légende de la couverture de 1989 suggérait que les féministes n'avaient plus de revendications et que le mouvement devenait donc vain. Quant à la couverture de 1998, on y retrouve les visages de trois illustres féministes, Susan B. Anthony, Betty Friedan et Glorian Steinem, accompagnés du visage de Calista Flockhart, interprète du personnage Ally McBeal dans la série éponyme. Le recours à ce personnage pour incarner le féminisme de la fin des années 1998 démontre une volonté de la part du magazine de réduire la nouvelle génération de féministes à des jeunes femmes superficielles et frivoles, qui se revendiquent féministes mais consacrent plus de temps à leur apparence

et aux hommes qu'à leur carrière³⁰ ; trahissant ainsi la lutte de leurs aînées. Il n'est donc pas étonnant que la jeune génération de femmes de l'époque n'ait pas eu envie de s'identifier au mouvement féministe contemporain, et l'ait rejeté.

Mais ce rejet s'explique également étymologiquement : pour beaucoup, la présence de la racine « femme » dans « féminisme » est ce qui prête à confusion et engendre l'impression que le féminisme est un mouvement misandre prônant la supériorité des femmes ou tout du moins voulant leur conférer des avantages sur leurs homologues masculins. C'est pourquoi certaines personnes défendant pourtant des valeurs résolument féministes déclarent préférer être appelées « humanistes » ou « égalitaristes » - des termes où ni le genre masculin ni le genre féminin ne sont mis en avant, ce qui paraît donc plus cohérent pour nommer un mouvement luttant pour l'égalité entre les sexes.

Cette connotation féminine du terme a d'ailleurs parfois entraîné un débat quant à savoir si un homme pouvait être féministe. En dehors des considérations idéologiques, intéressons-nous à la terminologie entourant la question. On a effectivement souvent tendance à s'imaginer un groupe de femmes lorsque l'on parle de « féministes », et donc à préciser que l'on parle d'« hommes féministes » lorsque des hommes sont concernés ; de même, on a parfois parlé de « féminisme masculin » pour parler de la place des hommes au sein de la lutte féministe. Dans les deux cas, le besoin d'y accoler un nom ou un adjectif montre bien que l'appartenance des hommes au mouvement féministe n'est pas si évidente. Pour certains militants et militantes, les termes les plus adaptés seraient « alliés féministes³¹ » ou « proféministes³² » : des néologismes qui montrent bien l'adhésion des hommes à l'idéologie féministe, mais qui indique clairement leur position particulière, voire même quelque peu extérieure au mouvement.

Pour d'autres, c'est l'existence même du terme « féminisme » qui pose problème, à l'instar de la jeune actrice Maisie Williams qui, dans une interview pour le magazine *Entertainment Weekly*, déclarait : « La première fois que l'on m'a expliqué [ce qu'était le féminisme] je me rappelle m'être dit "mais tout le monde pense comme ça !". Ensuite j'ai réalisé que ça n'était pas le cas, malheureusement. Mais j'ai surtout l'impression que

³⁰ Laura Ruttum, « Is Feminism Dead? » [en ligne], 2009, www.nypl.org, consulté le 31 mai 2019

³¹ Romain David, « Boris, 35 ans, 'allié des féministes' : 'Toute ma vie, j'ai assisté à des scènes qui m'ont beaucoup dérangé' » [en ligne], 2019, www.europe1.fr, consulté le 16 mai 2019

³² Patric Jean, « En tant qu'homme, je ne suis pas féministe, peut-être proféministe » [en ligne], 2016, www.huffingtonpost.fr, consulté le 16 mai 2019

l'on devrait arrêter d'appeler les féministes "féministes" et commencer à appeler les gens qui ne sont pas féministes "sexistes" - tous les autres sont juste des êtres humains. On est soit normal, soit sexiste. » Cet argument est à mettre en parallèle avec l'existence de termes comme « homophobe » et « raciste » qui n'ont pas de pendant « positif ». ³³

En effet, pour cette jeune génération, les combats féministes semblent être acquis et appartenir au passé, et l'existence d'un terme désignant des idées relevant tout simplement du bon sens ne se justifie donc pas.

Ajoutons à cela les nombreux militants qui trouvent eux-mêmes que le terme « féminisme » est trop général, trop flou, et surtout manque de précision face à la pluralité du mouvement actuel (tel que nous l'expliquions en première partie de ce mémoire), et l'on ne peut que constater que le terme est très loin de faire l'unanimité.

2.2. « Enough with made-up words! », ou la lente et difficile acceptation des néologismes



« S'il-vous-plaît, dites m'en plus sur tous les mots naturels qui poussent dans des arbustes à mots et qui sont cueillis par les fermiers des mots qui en font des fagots pour aller les vendre au marché des mots. » - Réponse ironique d'un internaute face aux remarques récurrentes accusant certains mots d'être inventés de toute pièce. (source : Twitter)

Il ne suffit évidemment pas qu'un néologisme soit créé pour que ce dernier soit unanimement accepté et entre dans les usages. Il lui faut d'abord se diffuser en dehors

³³ James Hibberd, « 'Game of Thrones': Maisie Williams: 'You are either a normal person or a sexist' » [en ligne], 2016, www.ew.com, consulté le 16 mai 2019

du cercle réduit où il a pu être créé et que sa pertinence et son utilité soient reconnus par un grand nombre de personnes qui l'emploieront à leur tour. Le néologisme rentre alors peu à peu dans les usages, mais là encore, n'étant pas fixée dans un dictionnaire, le terme n'est pas à l'abri de disparaître ou de voir sa signification galvaudée – d'autant plus qu'il s'écoule généralement une dizaine d'années entre la création d'un terme et son entrée dans les dictionnaires. Ce laps de temps suffit parfois à ce que le terme apparaisse et disparaisse dans l'indifférence générale.

Certains néologismes se heurtent toutefois plus que d'autres à la critique, et c'est notamment le cas de la plupart des néologismes créés dans le contexte du féminisme. Leur particularité est que ces termes sont, par leur affiliation au féminisme, liés à un contexte social voire politique. Ils renvoient le plus souvent à des convictions idéologiques, lesquelles peuvent être elles-mêmes violemment rejetées. Cela n'est évidemment pas sans conséquences sur l'acceptation du terme par le grand public.

Pour illustrer cet argument, il suffit de se pencher sur l'accueil réservé à certains termes – par exemple « cisgenre » et « mansplaining ».

A. « Cisgender » / « Cisgenre » : la remise en cause de la norme



the d. kit en
@worstanime

Suivre

En réponse à @MattWalshBlog

This totally made up word people have been using for over 25 years lmao, someone email [@MerriamWebster](#) and tell them they have made up words in the dictionary.

First Known Use of *cisgender*

1994, in the meaning defined [above](#)

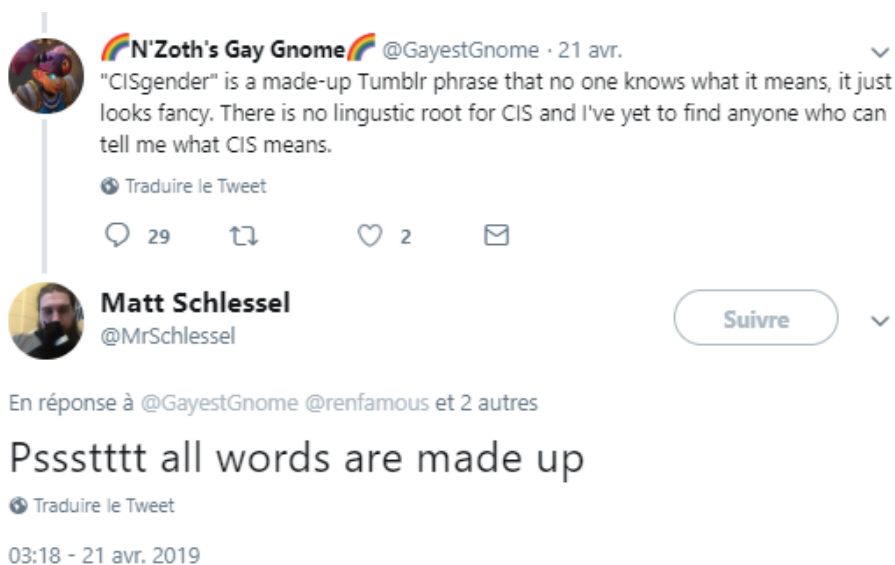
22:26 - 14 mai 2019

« - Arrêtez d'utiliser des non-mots inventés de toute pièce comme "cisgenre".
Je ne peux pas avoir une conversation avec vous si vous ne parlez pas anglais. »

« - Ce mot inventé de toute pièce est utilisé par des gens depuis plus de 25 ans. Que quelqu'un écrive au Merriam-Webster pour les prévenir qu'il y a des mots inventés de toute pièce dans leur dictionnaire.» (source :
Twitter)

Cet échange entre plusieurs internautes ayant eu lieu sur le réseau social Twitter en mai 2019 illustre bien l'hostilité qu'éprouvent certaines personnes envers le néologisme « cisgenre » : ils le considèrent comme ayant été inventé de toute pièce et comme n'appartenant pas à la langue anglaise. Le premier internaute utilise même l'expression « non-mot » pour désigner le terme « cisgenre ». En anglais, le terme « non-word » renvoie, selon le Merriam-Webster, à un mot n'ayant pas de sens, n'étant pas reconnu ou approuvé³⁴. En français, le terme « non-mot » fait pour sa part référence à « une suite de lettres, logique ou non pour le langage, sans aucun sens »³⁵. Dans les deux cas, l'emploi de cette appellation pour désigner le terme « cisgenre » indique de la part de cet internaute un rejet du sens derrière ce néologisme, et le refus d'accepter ce terme dans la langue.

Or, comme le souligne l'un des internautes, à la date à laquelle cet échange a lieu, cela fait 25 ans que le terme a été inventé (à l'initiative semble-t-il de la biologiste Dana Leland Defosse qui l'utilisa pour la première fois en 1994 sur Internet) et l'usage a permis de faire rentrer le terme dans les dictionnaires (justement au cours de cette même année 2019).



³⁴ « Nonword », Merriam-Webster [en ligne], www.merriam-webster.com, consulté le 30 mai 2019

³⁵ « Non-mot », Wiktionnaire, le dictionnaire libre [en ligne], www.fr.wiktionary.org, consulté le 30 mai 2019

« Pssstttt tous les mots sont des inventions »

- Réponse d'un internaute à un autre qui affirme que "cisgenre" est un terme inventé, sans racine étymologique, et que personne ne comprend. (source : Twitter)

Et que dit justement la définition du Merriam-Webster ? « Of, relating to, or being a person whose gender identity corresponds with the sex the person had or was identified as having at birth », soit une personne dont le genre auquel elle s'identifie correspond au sexe qui lui a été attribué à la naissance. Le mot, construit par opposition au terme plus connu « transgenre », a été conçu selon la même logique : « le préfixe « cis- » vient du latin et signifie « du même côté ». Il s'agit justement en latin de l'antonyme du préfixe « trans- ». Contrairement à ce qu'affirme l'un des internautes dans l'échange ci-dessus, il existe donc bien une racine étymologique pour ce néologisme.

C'est exactement l'une des raisons pour lesquelles le terme a été inventé : afin d'atténuer la stigmatisation des personnes transgenres. En effet, s'il existe un terme désignant les personnes non-transgenres, cela permet de mettre ces deux cas de figure sur un pied d'égalité, plutôt que d'en avoir une qui constitue la norme supposée, et l'autre qui, par opposition, constitue l'anormal.

B. « To mansplain » / « Mecspliquer » : la dénonciation de comportements paternalistes

Afin d'appréhender au mieux l'accueil réservé au terme « mansplaining », nous avons décidé d'en consulter les définitions offertes par le site Urban Dictionary. L'Urban Dictionary est un dictionnaire en ligne anglophone créé en 1999 et fonctionnant comme un site collaboratif : les internautes peuvent y poster les définitions des termes de leur choix. Il s'agit d'une référence en termes d'argot et de néologismes. Ces derniers y apparaissent en effet bien plus rapidement qu'ils ne sont ajoutés aux dictionnaires officiels. Le site propose à l'heure actuelle plus de sept millions de définitions. A noter toutefois qu'un seul terme peut avoir été défini plusieurs fois par des internautes différents.

Mansplaining

A word used by **pseudo-intellectual** feminist (e.g. ugly chicks, over 30 single moms with no chance in hell of getting a man their own age, and insecure fat chicks or combo of all three) on the internet to justify their losing argument and/or **anti-male rhetoric**.

Mansplaining

A sexist term used by **misandrist** women to disrespect, belittle and devalue the opinion of her male peers in an attempt to make herself appear smarter or better in comparison.

Deux exemples de définitions de « Mansplaining » proposées par des internautes (source : Urban Dictionary)

On remarque rapidement que les internautes ayant rédigé ces deux définitions tournent le terme en dérision et s'attaquent directement aux personnes pouvant l'employer : ce sont des « féministes pseudo-intellectuelles », des « meufs laides, des mères célibataires de plus de 30 ans qui n'ont aucune chance de se trouver un homme de leur âge, et des grosses complexées, voir les trois à la fois », ou encore des « femmes misandres » qui en utilisant ce terme veulent « discréditer l'opinion des hommes tout en se faisant passer pour plus intelligentes ou simplement mieux qu'eux en comparaison ».

Accepter ce terme, c'est reconnaître qu'il existe un comportement paternaliste qui est presque exclusivement masculin - ce qui rend l'acceptation de ce terme mentalement difficile pour le groupe accusé de perpétrer ce type de comportement et explique les rejets violents dont souffre ce néologisme.

La particularité des néologismes apparus dans le contexte du féminisme c'est que ces nouveaux termes ne sont pas inventés uniquement pour nommer quelque chose qui n'existait pas avant (comme cela peut être le cas avec des néologismes créés dans le contexte de domaines plus techniques, tels que l'Intelligence Artificielle par exemple). Leur création est également bien plus lourde de sens que peut l'être la création de termes comme « hashtag » [mot-clé cliquable, ou « mot-dièse »³⁶] ou « spoiler » [révéler toute ou partie de l'intrigue d'un film ou d'un livre à une personne qui l'ignorait jusque-là]

³⁶ « Mot-dièse » sur FranceTerme, 2013, www.culture.fr/franceterme, consulté le 30 mai 2019

qui correspondent à de nouveaux besoins du quotidien.

En effet, l'apparition de ces néologismes entraîne souvent une remise en question des normes établies (« hétéronormativité », « cisgenre », « culture du viol », etc.) ou implique une critique de comportements adoptés par une partie de la population (« mansplaining », « manspreading », etc.). L'emploi de ces néologismes met donc les locuteurs face à ces critiques et remises en question, et les pousse à accepter l'existence de problèmes qui pouvaient jusque-là avoir été niés – ce qui a des conséquences sur la réception et l'acceptation de ces néologismes par le grand public.

2.3. Au-delà des néologismes : le langage à l'épreuve du féminisme

La création de néologismes n'est toutefois que l'un des aspects du travail des féministes sur le langage. Deux de leurs combats d'ordre linguistique les plus polémiques sont l'écriture non-genrée et la féminisation de la langue - lesquels peuvent d'ailleurs paraître contradictoires.

La féminisation de la langue concerne principalement le français, une langue dont les locuteurs apprennent dès le plus jeune âge que « le masculin l'emporte sur le féminin ». A l'heure actuelle, le français fait encore la part belle au genre masculin, notamment en préférant l'utilisation du genre masculin pour désigner un groupe constitué à la fois d'hommes et de femmes, ou bien en utilisant la forme masculine d'un titre ou d'une profession pourtant détenu ou occupé par une femme. Si l'Académie française considère que le genre masculin fait office de genre neutre, cette convention est toutefois ressentie comme excluant le genre féminin, et donc comme invisibilisant les femmes. La féminisation de la langue correspond entre autres à la création d'une nouvelle forme d'un nom, ce qui constitue alors un néologisme. Il peut également s'agir de remettre au goût du jour les formes féminines désuètes de certains termes. Par exemple, « autrice » est une forme féminine d'« auteur » qui était d'usage avant le XVII^{ème} siècle, quand « auteure » est un néologisme directement créé sur le modèle d'« auteur » auquel un « e », marque du féminin, a été ajouté.

Quant à l'écriture non-genrée (« gender-neutral language » en anglais), également appelée écriture inclusive ou écriture épïcène, il s'agit d'un ensemble de règles et de pratiques visant à ôter toute notion de genre là où cette dernière est jugée inutile. Le but

est d'éviter toute discrimination potentiellement induite par le langage. La féminisation des titres peut être considérée comme l'un des procédés appartenant au langage non-généré. On compte également parmi ces procédés l'utilisation d'expressions non sexuées (par exemple « les droits humains » au lieu de « les droits de l'homme ») ou bien le recours aux deux genres grammaticaux dans une même phrase – soit sous une forme développée appelée double flexion (« les étudiants et les étudiantes » plutôt que simplement « les étudiants »), soit sous une forme contractée utilisant des points médians (« les étudiant-es »). Quant aux néologismes, l'écriture inclusive leur fait également la part belle puisque de nouveaux pronoms ont été inventés afin de pallier la binarité des pronoms existants : on trouve ainsi de plus en plus d'occurrence des pronoms « iel » (mot-valise composé de « il » et « elle ») ou encore « ceuxx » (« celles » + « ceux »). En anglais, le pronom « they » est déjà majoritairement utilisé par ceux voulant éviter de présumer le genre du sujet dont il est question, mais des néologismes ont également été créés, parmi lesquels « ze » (« he » + « she »), ou « hir » (« his » + « her »). Ces néologismes ne sont que quelques exemples parmi une multitude de propositions.

Ces procédés ne font toutefois pas l'unanimité et sont parfois largement décriés.

A. En France

En mai 2019, le magazine d'actualité hebdomadaire français *Valeurs actuelles*, consacrait leur une à « la nouvelle terreur féministe ». Cette couverture fit rapidement polémique, notamment du fait du vocabulaire employé : les termes « terreur » et « Inquisition », tout particulièrement, renvoient à des épisodes de l'Histoire d'une extrême violence. La comparaison entre ces derniers et les combats féministes (parmi lesquels sont cités la « parité » et « l'écriture inclusive ») semble quelque peu disproportionnée.



Couverture du magazine *Valeurs Actuelles* du mercredi 15 mai 2019

Cette une est toutefois parlante quant à l'accueil fait à l'écriture inclusive en France. Sur les réseaux sociaux, il suffit de rechercher l'hashtag #écritureinclusive pour se faire une idée du goût des Français pour cette manière d'écrire :

Quand je tombe sur un texte en écriture inclusive, j'arrête de lire ! Y compris si le sujet m'intéresse... #écritureinclusive

05:21 - 20 mai 2019

J'ai résolu le problème, tout courriel écrit en écriture inclusive termine inévitablement à la poubelle sans être lu !

06:10 - 6 janv. 2019

Des tweets d'internautes français (source : Twitter)

Pour ces internautes, la simple utilisation de l'écriture inclusive par une tierce personne entraîne un rejet total du message dans son ensemble. Il y a de fait refus de communication.

La #langue, c'est l'âme d'un peuple, son identité, son ciment, sa quintessence, ce qui lui donne sa singularité, ce qui marque sa différence. L'#EcritureInclusive dénature notre langue, elle brise sa symphonie et en abîme la portée et le sens. Elle est une injure à la décence !

13:48 - 5 janv. 2019

Un tweet d'un internaute français (source : Twitter)

Pour ce troisième internaute, l'écriture inclusive constitue même un danger pour la langue, et les termes choisis sont forts, faisant écho à la déclaration de certains Académiciens pour lesquels l'écriture inclusive représentait un « péril mortel » pour la langue française. Si l'on pourrait se demander en quoi l'écriture inclusive représente « une injure à la décence », ce qui est intéressant ici est la virulence des propos et à quel point cet internaute prend à cœur le débat.

Ceci s'explique en partie par l'attachement profond de la plupart des Français pour leur langue. Dans une vidéo créée pour les besoins d'un article sur l'écriture inclusive³⁷, Richard Herlin, correcteur au journal *Le Monde*, mentionnait d'ailleurs les réactions violentes constatées « dès lors que l'on touche à la langue », précisant que « les Français sont attachés à leur langue (...) ils ont l'impression que c'est une sorte de trésor immémorial ». C'est cette relation toute particulière des Français à leur langue qui les rend si réfractaires à d'éventuelles modifications ou évolutions, même si cette opposition est évidemment également idéologique. En effet, si les arguments linguistiques et esthétiques sont souvent avancés, ils servent tout de même parfois davantage de prétexte pour s'opposer à des évolutions revêtant des motivations plus militantes.

³⁷ Richard Herlin, « Écriture inclusive : La langue façonne-t-elle les mentalités ou les mentalités façonnent-elles la langue ? » [en ligne], 2017, www.lemonde.fr, consulté le 21 mai 2019



La Sybille du chemin

@larayrieclie

Suivre

En réponse à @BFMTV

pour @BFMTV : on aimerait que cette chaîne fasse l'effort de s'exprimer en Français : auteure et pas "autrice" cet horrible terme de la féminicratie...!

22:30 - 21 mai 2019 depuis France

Réponse d'un internaute à un tweet de la chaîne d'information BFM TV (source : Twitter)

Ici, un internaute intervient après l'utilisation du terme « autrice » dans un tweet de la chaîne d'information BFM TV : il attribue - à tort - l'« horrible terme » « autrice » à la « féminicratie (sic) », et indique préférer l'emploi du terme « auteure ». Ce dernier, qui remporte en effet davantage de suffrages dans les débats, est pourtant un néologisme récent, contrairement à « autrice » qui était couramment utilisé jusqu'au XVIII^{ème} siècle. On constate ici que non seulement il y a un rejet du terme d'un point de vue linguistique (il est demandé à l'auteur du tweet de « s'exprimer en Français ») mais aussi d'un point de vue idéologique (puisque la « féminicratie (sic) » est accusée d'être à l'origine de cet avilissement de la langue).

En France, les réformes de la langue proposées par les féministes sont perçues comme des attaques contre la langue, donc contre la culture, et sont donc plus violemment rejetées que dans d'autres pays où les évolutions du langage sont plus facilement

acceptées.

B. Aux Etats Unis

C'est notamment le cas aux Etats-Unis, où la plasticité de la langue - en l'occurrence, l'anglais - permet des manipulations plus aisées : ces dernières années, l'apparition de néologismes ou la réhabilitation de certains termes désuets ont permis de dégenrer la langue.

Première cible, le suffixe « -man », clairement masculin mais facilement remplaçable : ainsi, « fisherman » est devenu « fisher », « spokesmen » a été supplanté par « spokeperson » et le « fireman » a été remplacé par « firefighter ». Au lycée et à l'université, les « freshmen » sont désormais appelés « first-year students ».³⁸

Et l'usage ne semble pas s'opposer à ces réformes, puisque selon une étude³⁹, le terme « fisher » a depuis 2013 surpassé celui de « fisherman » en nombre d'usages. Jennifer Crain, qui écrit régulièrement sur l'industrie alimentaire, notamment piscicole, justifie son choix : « Je préfère le terme 'fishers' parce qu'il inclut les femmes. (...) Etant donné que des termes comme 'police officer' ou 'flight attendant' deviennent de plus en plus courants, cela semble logique. »^{40,41}

Il est toutefois intéressant de noter que si le terme « fisher » remporte les suffrages dans la presse et les articles scientifiques, celui de « fisherman » conserve la préférence des personnes travaillant dans le domaine de la pêche - y compris les femmes qui associent le terme « fisherman » au prestige de la profession et estiment avoir travaillé dur pour le mériter.

Les noms communs ne sont toutefois pas les seuls mots sur lesquels les féministes se soient penchés : les pronoms ont également fait l'objet d'une sérieuse réflexion, ces derniers étant, en anglais, beaucoup plus genrés que les noms communs.

³⁸ Corine Lesnes, « L'anglais du troisième sexe : 'Ze went to hir bedroom' » [en ligne], 2014, www.clesnes.blog.lemonde.fr, consulté le 28 mai 2019

³⁹ Danika Kleiber, « Should we call them fishers or fishermen? » [en ligne], 2015, www.onlinelibrary.wiley.com, consulté le 28 mai 2019

⁴⁰ Ilima Loomis, « Fishers or Fishermen – Which is Right? » [en ligne], 2015, www.hakaimagazine.com, consulté le 28 mai 2019

⁴¹ « I prefer the term 'fishers' because it's inclusive of women, » says Jennifer Crain, who writes about local food industries, including fishing and shellfish, in the South Sound region of Washington State. "Considering the normalization of terms such as 'police officer' and 'flight attendant,' it makes sense. »

Les « gender-neutral pronouns »⁴² [pronoms de genre neutre] sont en effet de plus en plus privilégiés aux Etats-Unis, que ce soit par un retour en force des pronoms « they », « them » et « their » avec une utilisation au neutre singulier (« The doctor cured their patient » ou « Someone is knocking on the door, aren't they ? ») ou par la création de néologismes tels que « ze », « hir » ou « hirs » parmi tant d'autres⁴³. Ces pronoms poursuivent un but purement inclusif, d'abord en tentant de gommer la prédominance masculine dans les phrases où le sexe de la personne dont il est question est inconnu, mais aussi en tentant d'aller au-delà de la binarité souvent reprochée au langage.

Quant à l'acceptation de ces néologismes, on constate rapidement de grands écarts et une virulence aussi forte qu'en France du côté de ceux qui les rejettent.

Dans les milieux universitaires, ces néologismes sont relativement bien acceptés, et certaines universités proposent aux étudiants de choisir les pronoms qui leur conviennent dès leur inscription - ce qui peut entraîner une sanction pour les membres du corps professoral qui décideraient de ne pas respecter leur choix. Les professeurs et étudiants se voient d'ailleurs fournir des directives⁴⁴ quant aux termes à employer et ceux à bannir.

Pour autant, ces « néopronoms » ne font pas l'unanimité pour autant. Il suffit de se rendre dans la section commentaire d'un article ou d'une vidéo consacrée au sujet pour s'en rendre compte :

Why Gender Pronouns Matter ⁴⁵



Tony C il y a 4 jours

No one cares what you want to be called.

No one cares what you pretend to be.

No one cares about your feelings.

No one cares, deal with it.

👍 19



RÉPONDRE

⁴² Nicole Dieker, « How to Use Gender-Neutral Pronouns » [en ligne], 2017, www.lifehacker.com, consulté le 28 mai 2019

⁴³ cf note 33

⁴⁴ Erin Cooke, « USA offers how-to guide on using gender-neutral pronouns » [en ligne], 2018, www.campusreform.org, consulté le 28 mai 2019

⁴⁵ « Why Gender Pronouns Matter », [vidéo en ligne], 2017, www.youtube.com, consulté le 28 mai 2019



dar213311 il y a 1 an

No. Just no. I'd rather call you by your name or skip pronouns all together than to bow down to this nonsense. Or better yet, avoid you completely.



Covergamer il y a 1 mois

Just because you want me to use your pronouns doesn't mean I'll change what I learned through school about BIOLOGY

Réponses d'internautes dans la section commentaire d'une vidéo consacrée aux pronoms genrés (source : Youtube)

On constate donc rapidement que les réponses des internautes sont relativement violentes et ne s'appuient sur aucune argumentation linguistique : le rejet est purement sexiste et transphobe, et ne s'en cache pas - là où en France, les arguments avancés (du moins en apparence) étaient avant tout linguistiques.

Aux Etats-Unis on constate donc comme en France un rejet parfois très violent des évolutions proposées, mais qui ne s'appuie en revanche pas sur un attachement particulier à la langue.

C. Au Québec

Au Québec, les réserves françaises sont perçues comme du conservatisme. Interrogée au sujet du débat autour de l'écriture inclusive et de la féminisation des titres qui faisait rage en France, la docteure en linguistique Marie-Éva de Villers⁴⁶, avait même déclaré « la France a 40 ans de retard ». En effet, dès 1979, le Québec fut le premier espace francophone à recommander la féminisation : « La langue reflète la société. On la fait en féminisant les titres de fonction. Il était anormal qu'on dise Mme le ministre, d'autant plus que le terme se féminise très facilement. Il est souhaitable de refléter les formes féminines, mais on le fait déjà par les procédés normaux de l'écriture. »

Plusieurs recommandations officielles furent faites en ce sens⁴⁷, notamment par la Gazette officielle du Québec en juillet 1979 qui publiait un avis de féminisation des titres :

⁴⁶ Alain Gravel, « L'écriture inclusive, un débat réglé il y a 40 ans au Québec, selon Marie-Eva de Villers » [en ligne], 2017, www.ici.radio-canada.ca, consulté le 28 mai 2019

⁴⁷ Pierrette Vachon-L'Heureux, « Quinze ans de féminisation au Québec : de 1976 à 1991 » dans Recherches féministes (1992), p. 139-142

« Relativement au genre des appellations d'emploi, l'Office de la langue française a recommandé l'utilisation des formes féminines dans tous les cas possibles :

- soit à l'aide du féminin usité. Exemples : couturière, infirmière, avocate ;
- soit à l'aide du terme épïcène marqué par un déterminant féminin. Exemples : une journaliste, une architecte, une ministre ;
- soit par la création spontanée d'une forme féminine qui respecte la morphologie française. Exemples : députée, chirurgienne, praticienne ;
- soit par l'adjonction du mot femme. Exemples : femme-magistrat, femme- chef d'entreprise, femme-ingénieure. »

En mars 1981, un avis de l'Office de la langue française recommandait également le recours aux verbes à l'infinitif, aux tournures ou phrases nominales ainsi qu'aux énumérations, mais aussi le recours à des formulations impersonnelles (par exemple « Êtes-vous de citoyenneté canadienne ? » plutôt que « Êtes-vous citoyen canadien ? ») quand le recours à des appellations épïcènes n'était pas possible.

Ces mesures font écho à la décision de certains ministères canadiens d'opter pour une sorte de neutralisation des titres de professions en anglais, en les dépouillant de référence au sexe (« firefighter » au lieu de « fireman ») à la fin des années 1970.

Il est intéressant de noter ici que les mesures prises en français se sont calquées sur celles prises en anglais : puisqu'il était possible voire naturel de le faire dans une langue, il semblait tout aussi possible et naturel de le faire dans une autre.

Contrairement à la France, ces mesures étaient donc soutenues et encouragées par l'Etat et les institutions, ce qui en facilite grandement l'acceptation par la population.

Quant aux néologismes empruntés à l'anglais, le Québec a toujours montré une plus grande tendance à les traduire que ça n'est le cas en France : dans notre cas « pénispliquer » pour « mansplaining » en est l'exemple le plus connu, mais on retrouve également le terme d' « autonomisation⁴⁸ » pour « empowerment ». Ce faisant, l'appropriation de ces termes par le public est plus aisée et donne moins l'impression d'une invasion d'une langue étrangère, tout en démontrant une intention de s'approprier réellement ces néologismes.

⁴⁸ « Autonomisation », Office québécois de la langue française, 1998, www.gdt.oqlf.gouv.qc.ca, consulté le 28 mai 2019

3. Analyse : quel avenir pour les néologismes ?

3.1. De la rue (et des réseaux sociaux) aux textes officiels

Rentrer dans les usages n'est toutefois que la première étape du parcours d'un néologisme : il lui faudra parfois attendre une voire plusieurs dizaines d'années avant de faire son entrée dans les dictionnaires et avant d'être utilisé dans les textes officiels (administratifs, juridiques, etc.).

Or, en France (contrairement aux Etats-Unis ou au Québec), les usages de la langue sont soumis à l'autorité d'une institution : l'Académie française. Cette dernière fut fondée en 1635 avec pour objectif de fixer les usages de la langue française afin de les normaliser. Cette institution rassemble des hommes et femmes de lettres français (poètes, romanciers, dramaturges, critiques littéraires, philosophes, etc.) dont la mission est d'élaborer un dictionnaire de référence.

L'existence d'une telle institution en France, par opposition aux Etats-Unis ou au Québec, rend plus visible les écarts entre les usages effectifs et l'acceptation des évolutions de la langue par une autorité linguistique. L'Académie française s'est effectivement illustrée à plusieurs reprises par son rejet assumé de certaines modifications apportées à la langue, comme ce fut par exemple le cas avec l'écriture inclusive :

« Prenant acte de la diffusion d'une « écriture inclusive » qui prétend s'imposer comme norme, l'Académie française élève à l'unanimité une solennelle mise en garde. La multiplication des marques orthographiques et syntaxiques qu'elle induit aboutit à une langue désunie, disparate dans son expression, créant une confusion qui confine à l'illisibilité. On voit mal quel est l'objectif poursuivi et comment il pourrait surmonter les obstacles pratiques d'écriture, de lecture – visuelle ou à voix haute – et de prononciation. Cela alourdirait la tâche des pédagogues. Cela compliquerait plus encore celle des lecteurs.

Plus que toute autre institution, l'Académie française est sensible aux évolutions et aux innovations de la langue, puisqu'elle a pour mission de les codifier. En cette occasion, c'est moins en gardienne de la norme qu'en garante de l'avenir qu'elle lance un cri d'alarme : devant cette aberration « inclusive », la langue française se

trouve désormais en péril mortel, ce dont notre nation est dès aujourd'hui comptable devant les générations futures. »

- DÉCLARATION de l'ACADÉMIE FRANÇAISE sur l'ÉCRITURE dite « INCLUSIVE », adoptée à l'unanimité de ses membres dans la séance du jeudi 26 octobre 2017

Cette décision avait d'ailleurs trouvé un écho dans la décision du Conseil d'État de proscrire l'écriture inclusive dans les communications ministérielles.

De la même manière, alors que l'Académie se résolvait en février 2019 à accepter la féminisation de certains termes, elle évoquait toutefois des doutes quant au bien-fondé de la démarche, et continuait de défendre que le genre masculin devait être considéré dans certains cas comme un genre neutre - allant ainsi à l'encontre des revendications féministes pour lesquelles cet emploi du masculin comme genre par défaut entraîne une invisibilisation des femmes.

« (...) L'instauration progressive d'une réelle égalité entre les hommes et les femmes dans la vie politique et économique rend indispensable la préservation de dénominations collectives et neutres, donc le maintien du genre non marqué chaque fois que l'usage le permet. Le choix systématique et irréfléchi de formes féminisées établit au contraire, à l'intérieur même de la langue, une ségrégation qui va à l'encontre du but recherché. »

- DÉCLARATION de l'ACADÉMIE FRANÇAISE sur la FÉMINISATION DES NOMS DE MÉTIERS ET DE FONCTIONS, adoptée à une large majorité dans la séance du vendredi 1 mars 2019.

Il est également intéressant de noter que la féminisation réclamée par les milieux féministes est ici rapprochée d'un « choix systématique et irréfléchi » - ce qui décrédibilise grandement les revendications féministes.

Il est de plus en plus souvent reproché à l'Académie française de défendre un français qui n'est plus en adéquation avec les véritables usages, quand bien même l'institution se déclare « greffier de l'usage » : loin de se contenter de faire état des évolutions de la langue, elle tenterait d'influencer les usages au travers de ses dictionnaires et communiqués, outrepassant ainsi sa fonction. A ce sujet, un groupe de 77 linguistes

publiait en novembre 2017 une tribune intitulée « Que l'Académie tienne sa langue, pas la nôtre » où ils réclamaient que les réformes apportées à la langue soit l'objet de débats et de réflexions collectives, et non pas le seul fait de l'Académie – d'autant plus que ces réformes peuvent avoir des origines et des conséquences sociopolitiques qu'il convient de ne pas ignorer⁴⁹. Autre critique adressée à l'Académie : son absence d'expertise linguistique. Les Académiciens sont en effet écrivains, critiques littéraires, historiens, philosophes voire philologues (et même des médecins), mais pas de linguistes à proprement parler.

Quelle légitimité auraient-ils donc à réfuter certains termes ? D'autant plus que pour de nombreux linguistes, seul l'usage peut faire loi : si la langue évolue et si des néologismes sont créés, c'est que le besoin s'en est fait ressentir et que l'usage s'y est adapté. Ainsi, Maria Candea, linguiste, déclarait dans un entretien datant de décembre 2017 que « ce sont les gens qui font la langue, pas les dictionnaires »⁵⁰. Selon elle, l'évolution de la langue accompagne les changements de la société et répond à des besoins nouveaux. Il faut également en partie « désacraliser » le français, afin de « donner aux gens la liberté de s'en emparer ».

De l'autre côté de l'Atlantique, au Québec, un article intitulé « Les mots de l'année (1/6) : "écriture inclusive", désaccord en genre et en nombre », paru dans le magazine *Le Devoir*, s'amusait du débat ayant lieu en France au sujet de l'écriture inclusive, la qualifiant de « chicane de Français » :

« L'Académie française a d'abord semblé défendre une position radicalement et unanimement conservatrice. La routine habituelle, quoi. L'institution gardienne de la langue a lancé fin octobre une « solennelle mise en garde » contre l'écriture « dite » inclusive qui ferait peser sur la langue française rien de moins qu'un « péril mortel ». »⁵¹

Le ton légèrement moqueur de l'article soulignait d'une part son absence de considération pour l'Académie française, mais rappelait surtout que le Québec a de son côté tranché la question depuis bien longtemps. Dans un autre article du magazine, la linguiste Hélène Dumais, auteure du guide *Pour un genre à part entière* pour le ministère

⁴⁹ « Que l'Académie tienne sa langue, pas la nôtre » [en ligne], 2017, www.revue-ballast.fr, consulté le 28 mai 2019

⁵⁰ Romain Jeanticou, « Ce sont les gens qui font la langue, pas les dictionnaires » [en ligne], 2017, www.telerama.fr, consulté le 28 mai 2019

⁵¹ Stéphane Baillargeon, « Les mots de l'année (1/6) : écriture inclusive, désaccord en genre et en nombre » [en ligne], 2017, www.ledevoir.com, consulté le 22 mai 2019

de l'Éducation du Québec, déclarait : « Les discussions qui se tiennent présentement en France, on les a eues au Québec dans les années 1980 », avant de préciser qu'au Québec, l'écriture épiciène et les formules à double flexion (« les chercheurs et les chercheuses », par exemple) remportent la majorité des suffrages.

Quant aux Etats-Unis, les universités y encouragent majoritairement le recours à l'écriture non-genrée. C'est notamment le cas de l'University of North Carolina qui propose sur son site internet un guide d'écriture⁵² à l'attention de ses étudiants pour les sensibiliser et les former à l'écriture non-genrée. On y retrouve des conseils sur l'emploi de termes neutres, des titres, des noms propres et des pronoms. En France, seules quelques universités et grandes écoles ont pris ce pli - à l'instar des IEP⁵³ - mais de manière beaucoup moins officielle.

3.2. Une évolution de la langue pour une révolution des mentalités ?

Dans sa vidéo consacrée à l'écriture inclusive⁵⁴, Richard Herlin s'interrogeait : « La langue façonne-t-elle les mentalités ou les mentalités façonnent-elles la langue ? », autrement dit, « est-ce que c'est la langue qui crée l'émergence des femmes dans la société ou est-ce que c'est parce les femmes ont finalement réussi à émerger dans la société qu'on est obligés d'adapter notre outil linguistique à la réalité ? »

L'une de nos hypothèses préalables à la rédaction de ce mémoire était qu'il existait effectivement peut-être une corrélation entre, d'une part, l'apparition de néologismes et l'évolution d'une langue en général, et, d'autre part, l'évolution des mentalités dans une aire culturelle donnée. En d'autres termes, nous voulions savoir si le langage avait une influence sur les mentalités.

Tout d'abord, que sont exactement « les mentalités » ? Une première définition pourrait être les actions et les attitudes communes à un groupe. Pour l'historien Robert Mandrou, théoricien de l'histoire des mentalités, ce sont « la vision du monde » couvrant « toutes les notions – intellectuelles et éthiques – qui influencent quotidiennement les pensées et les

⁵² « Gender-Inclusive Language » [en ligne], The Writing Center, University of North Carolina at Chapel Hill, www.writingcenter.unc.edu, consulté le 22 mai 2019

⁵³ « Femmes-Hommes : 10 actions qui font avancer l'égalité » [en ligne], 2018, www.sciencespo.fr, consulté le 31 mai 2019

⁵⁴ Richard Herlin, « Ecriture inclusive : La langue façonne-t-elle les mentalités ou les mentalités façonnent-elles la langue ? » [en ligne], 2017, www.lemonde.fr, consulté le 21 mai 2019

actions des individus et des groupes ». Quant à Jacques Le Goff, qui s'est lui aussi penché sur la question, les mentalités sont le point de contact entre l'individuel et le collectif, entre ce qui est intentionnel et ce qui est inconscient : « Le niveau de l'histoire des mentalités est celui du quotidien et de l'automatique, c'est ce qui échappe aux sujets individuels de l'histoire parce que révélateur du contenu impersonnel de leur pensée, c'est ce que César et le dernier soldat de ses légions, saint Louis et le paysan de son domaine, Christophe Colomb et le marin de ses caravelles ont en commun. » L'étude des mentalités souligne donc le rôle essentiel que jouent l'inconscient et le collectif dans la pensée individuelle.

Ainsi, tout élément pouvant influencer les mentalités dans un groupe donné a donc des répercussions directes sur les pensées, les attitudes et les actions des individus appartenant à ce groupe. L'influence du langage sur la pensée a été démontrée par de nombreux scientifiques, parmi lesquels Lera Boroditsky qui s'est tout particulièrement penchée sur l'influence du langage sur les capacités cognitives et sur les représentations mentales. Ses études⁵⁵ ont notamment montré l'influence du genre grammatical sur les représentations mentales que les locuteurs de langues différentes se font d'objets ou d'idées abstraites. Dans le cadre d'une étude, son équipe et elle ont demandé à des germanophones et à des hispanophones de décrire des objets dont le genre grammatical est différent dans les deux langues, et les descriptions données semblaient largement influencées par le genre de ces objets : le terme « pont », féminin en allemand mais masculin en espagnol, s'est vu attribué les qualificatifs « beau », « élégant », « fragile », « tranquille » ou encore « élancé » par les germanophones, quand les hispanophones l'ont décrit en utilisant majoritairement des adjectifs tels que « grand », « dangereux », « long », « solide » ou « imposant ». Il semblerait donc que quelque chose de pourtant aléatoire tel que l'attribution d'un genre à un mot puisse déjà avoir des répercussions sur les représentations mentales que les gens ont de cet objet. Il en va de même avec des concepts plus abstraits, ce qui, comme l'indique Lera Boroditsky, se vérifie dans les musées lorsque que l'on observe les représentations faites d'entités telles que la mort, la victoire ou le temps : dans 85 % des cas, le peintre choisit de peindre une figure féminine ou masculine qui correspond au genre grammatical du mot dans la langue maternelle – un peintre allemand aura plutôt tendance à peindre la mort sous les traits d'un homme quand un peintre français ou espagnol la peindra plutôt sous les traits d'une femme.

⁵⁵ Lera Boroditsky, « How does language shape the way we think » [en ligne], 2009, www.edge.org, consulté le 22 mai 2019

Toujours dans le but de démontrer l'influence du langage sur la pensée et sur les représentations mentales, Markus Brauer et Michaël Landry⁵⁶ ont mené une étude publiée sous le nom « Un ministre peut-il tomber enceinte ? L'impact du générique masculin sur les représentations mentales », laquelle a démontré que le générique masculin français était loin d'être aussi neutre que certains – dont l'Académie française – voudraient le croire. Dans le cadre de cette étude, cinq expériences ont été menées, et toutes sont arrivées à la conclusion que les représentations mentales étaient fortement influencées par l'emploi du genre masculin ou par l'emploi du langage épïcène : « En moyenne 23 % des représentations mentales sont féminines après l'utilisation d'un générique masculin, alors que ce même pourcentage est de 43 % après l'utilisation d'un générique épïcène », et cela s'avère indifféremment de l'âge et du sexe des participants aux expériences.

S'il est vrai que le langage peut avoir des conséquences sur les mentalités, il est donc logique qu'émergent dans les milieux militants de nombreuses réflexions sur les divers lexiques liés aux problématiques de racisme, d'homophobie ou de sexisme, et que des discussions soient lancées sur le thème de l'influence du vocabulaire sur les stéréotypes et les clichés. Il semblerait que pour beaucoup, le langage ait le pouvoir de faire avancer les luttes et changer les mentalités. On note par exemple la volonté de faire disparaître du vocabulaire courant certains termes offensants, avec l'idée que la propagation de tels termes entraîne la propagation des idées insultantes qu'ils véhiculent. A contrario, certaines luttes ne peuvent être efficacement menées qu'avec un lexique adéquat et des concepts proprement définis : on note par exemple la volonté des militants LGBT d'avoir un terme qui définit chaque identité ou orientation sexuelle, afin d'empêcher l'invisibilisation de ces identités et orientations.

Comme nous l'avons démontré dans ce mémoire, on retrouve cette même dynamique dans les milieux féministes où des néologismes apparaissent régulièrement afin de nommer les différentes problématiques rencontrées (qu'il s'agisse de concepts comme la culture du viol ou l'hétéronormativité, ou bien de comportements tels que le mansplaining ou le manspreading). S'en dégage alors l'idée qu'on ne peut réfléchir efficacement aux problèmes rencontrés qu'en étant équipés de termes pour les désigner clairement et ainsi faciliter la discussion et la compréhension entre les interlocuteurs.

⁵⁶ Markus Brauer et Michaël Landry, « Un ministre peut-il tomber enceinte ? L'impact du générique masculin sur les représentations mentales » dans *L'Année psychologique*, 2008, p. 243 à 272

L'exemple le plus parlant est la manière dont l'apparition des termes « féminisme » et « féministe » à la fin du XIX^{ème} siècle a coïncidé avec la création de nombreux groupes militants, et la multiplication des revues et réunions dites féministes. L'existence d'un terme dédié a donc permis à la lutte de s'organiser et de clarifier ses revendications.

Parallèlement, aujourd'hui, alors que le seul terme « féminisme » ne semble plus suffire pour décrire les complexités d'un mouvement désormais pluriel, les néologismes permettant de nommer les mouvements dérivés fleurissent à leur tour. Ces nouveaux termes permettent à chacun d'identifier les spécificités de ces nouveaux féminismes, et potentiellement de reconnaître celui qui lui convient le mieux.

Pourtant, les opposants à une évolution de la langue - que celle-ci s'opère par la création de nouveaux termes ou par une transition vers des formulations plus inclusives - sont nombreux (y compris dans les rangs des féministes). Leur argument est généralement de dire que ces potentielles réformes sont inutiles et ne sont pas de l'ordre de la priorité, et pourraient même menacer les autres luttes du mouvement. Cette idée est d'ailleurs largement ressortie dans les arguments des personnes ayant répondu à notre questionnaire sur les néologismes et l'écriture inclusive : « Je pense que c'est un combat futile et qui complique la lecture et l'écriture inutilement, les femmes n'y gagnent rien, les hommes non plus », « c'est un faux combat », « il y a d'autres chevaux de bataille qui valent plus la peine » voire même « débat ri-di-cu-le à souhait ».

Ces réformes sont jugées non seulement comme allant à l'encontre d'une évolution naturelle de la langue, mais également comme peu susceptibles d'entraîner des répercussions concrètes en termes de représentations mentales.

Pourtant, au XVII^{ème} siècle, le scénario inverse s'est observé et cela ne fut pas sans conséquences : ça n'est qu'à cette période que s'est opérée une masculinisation massive de la langue, justement sous l'injonction de l'Académie française. Ainsi que l'explique la linguiste Eliane Viennot dans son ouvrage *Langage inclusif, pourquoi, comment*, jusque-là, l'accord de proximité était encore largement utilisé (avant d'être remplacé par le fameux « le masculin l'emporte sur le féminin »), de même que les formes féminines de nombreuses professions (telles que médecines, philosophesses, jugesses, mairesses, tavernières, archières, etc.). Plus étonnant encore, avant que l'usage ne soit normé par l'Académie française, il était courant de trouver des emplois féminins des pronoms dans des tournures aujourd'hui exclusivement masculines : une femme pouvait ainsi déclarer « fidèle, je la suis » au lieu « fidèle, je le suis ». En remontant plus loin

encore, on retrouve d'ailleurs des usages de tournures neutres telles que « ça pleut », masculinisé depuis le XIV^{ème} siècle en « il pleut ». Et Eliane Viennot d'arguer que « toutes les activités humaines sont nommées par deux mots : un féminin, un masculin. Aucun ne manque à l'appel – sauf ceux qu'on a fait disparaître. Même bourreau a eu un féminin : bourelle ! ». Selon elle, il n'est donc pas même question d'inventer des néologismes ou de féminiser la langue, mais seulement de renouer avec des termes et des pratiques oubliés.

A noter également que les professions et titres ayant perdu leur pendant féminin au XVII^{ème} ne sont pas anodins : il s'agit généralement de fonctions prestigieuses, comme l'explique Maria Candea, maîtresse de conférences en sociolinguistique :

« En français, comme dans d'autres langues romanes, la règle est variable : l'accord dépend du prestige de chaque métier ! Par exemple, les métiers d'infirmier ou de puériculteur sont très largement féminins et mal rémunérés : or, toutes les femmes qui les exercent se nomment *infirmières* ou *puéricultrices* tandis que les rares hommes qui les exercent se nomment *infirmiers* ou *puériculteurs* ; personne ne trouve rien à redire à ces formes accordées. Il en est de même pour les métiers de vendeur et caissier où on parle de vendeuses/vendeurs et caissières/caissiers sans se poser la moindre question. En revanche, on trouve encore beaucoup de femmes dans des métiers plus prestigieux, des avocates, pharmaciennes, directrices de cabinet, directrices de recherche, conservatrices de grandes bibliothèques, chercheuses, députées... qui se présentent au masculin dans leur milieu professionnel, comme si tout d'un coup les noms de métiers devenaient invariables en genre.⁵⁷ »

Ces arguments apportés par Eliane Viennot et Maria Candea nous apportent deux éclairages :

D'abord, que prétendre que la féminisation des termes est compliquée est un argument de mauvaise foi, puisque la plupart de ces termes se trouvent encore dans les vieux dictionnaires français ;

⁵⁷ « Cachons ce féminin que nous ne saurions voir au pouvoir : de la résistance des FrançaisEs à la féminisation des titres glorieux », sur *Féministes en tous genres* [en ligne], 2013, www.feministesentousgenres.blogs.nouvelobs.com, consulté le 22 mai 2019

Ensuite, que ces réformes furent à l'époque motivées par des objectifs idéologiques - à savoir faire disparaître les femmes des sphères artistiques et intellectuelles, notamment en éradiquant des termes comme « autrices », « poétesses » ou « peintresses ». Alors pourquoi ne pourrait-on pas aujourd'hui inverser le processus pour les mêmes raisons ?

La grammairienne québécoise Suzanne Zaccour avance pour sa part la théorie d'un « plafond de verre linguistique » : la féminisation des termes serait nécessaire notamment afin de reconnaître les efforts et réussites des femmes. Elle déclare par exemple dans un entretien avec le magazine *Le Devoir* « Prenez le Directeur des poursuites criminelles et pénales. Depuis quelque temps, c'est une femme qui occupe cette fonction, pour la première fois, mais à peu près personne ne le sait, parce que l'on continue partout à dire "le" DPCP. On a percé le plafond de verre, et ce n'est pas su. » Cet exemple fait d'ailleurs écho à ce que démontrait Maria Candeia, à savoir que seules les positions prestigieuses subissent cette masculinisation des fonctions : on continue à parler de Directeur des poursuites criminelles et pénales quand bien même la fonction est actuellement tenue par une femme, mais on a revanche aucun problème à parler de « directrice d'école » dans le cas d'une école primaire ou maternelle.

Il y a donc bel et bien un lien entre le refus de la féminisation de certains termes et la place accordée aux femmes dans la société.

3.3. Le rôle des néologismes dans la lutte féministe : des mots à double tranchant

Dans son ouvrage *Les mots et les femmes*⁵⁸, Marina Yaguello affirmait « il ne suffit pas de prendre conscience de l'oppression, encore faut-il avoir les mots pour le dire », soulignant ainsi l'importance des néologismes dans la lutte féministe. Sans les termes adéquats, impossible d'organiser le mouvement, de conceptualiser la réflexion ou d'identifier les problèmes à régler.

Ainsi, à la fin du XIX^{ème}, l'apparition du néologisme « féminisme » entraîne la création de nombreuses associations et organisations féministes, et aux XX^{ème} et XXI^{ème} siècles, la création de termes comme « hétéronormativité », « cisgenre » ou « culture du viol » permettent à la discussion de s'engager.

⁵⁸ Marina Yaguello, *Les mots et les femmes*, Payot, 1978, « Le discours féministe et antiféministe », p. 76

La création de pronoms neutres comme « iel » ou « ceux » en français ou « ze » ou « hir » en anglais – même s'ils sont encore méconnus de la majorité de la population et presque exclusivement utilisés dans les milieux militants – a permis aux personnes non-binaires de se retrouver dans le langage. Ces néologismes nés d'une volonté de rendre la langue plus inclusive ont donc entraîné une prise de conscience de genre.

Pour autant, un abus de néologismes pourrait aisément porter préjudice à la cause féministe, et c'est ce que Arwa Mahdawi s'emploie à expliquer dans un article pour *The Guardian* intitulé « Allow me to womansplain the problem with gendered language »⁵⁹. Elle s'attaque au paradoxe de ces néologismes du féminisme : quand certains néologismes sont créés afin de dégenrer la langue, d'autres s'appuient justement sur la notion de genre. Ces derniers appartiennent, selon l'expression employée par Arwa Mahdawi, à la catégorie des « overtly gendered neologisms » [les néologismes sur-genrés].

La liste des néologismes concernés fournie dans cet article est longue : « mumtrepreneur » [maman entrepreneure : « mompreneur » ou « mampreneur » sont les néologismes utilisés en France], « SheEO », « girlboss », « bropropriating », « dadbod » [corps de papa], « man flu » [grippe d'homme], « dick pics » [photo de pénis] ou encore « guyliner », sans oublier évidemment « mansplaining ».

Si certains de ces termes, comme « mumtrepreneur », « girlboss », « SheEO » ou « mansplaining » ont à l'origine été fort utiles, ils contribuent aujourd'hui à une vague de « new gendering of language » [accentuation du genre dans le langage] selon les termes d'Arwa Mahdawi.

« Mansplaining » a permis de mettre un nom sur un comportement principalement masculin que beaucoup de femmes subissaient au quotidien, notamment au travail, et a donc ouvert la porte à des discussions et des réflexions sur la place des femmes dans l'environnement professionnel.

« Mumtrepreneur », « girlboss » ou « SheEO » ont été la conséquence de cette réflexion : ces néologismes avaient pour vocation de pallier l'invisibilisation des femmes en position de pouvoir au travail et de souligner leurs réussites professionnelles – notamment en reprenant l'idée que des termes comme « entrepreneur », « boss » ou « CEO » évoquent plus volontiers des représentations masculines, et que sans ces néologismes, la réussite de ces femmes passerait inaperçue.

⁵⁹ Arwa Mahdawi, « Allow me to womansplain the problem with gendered language » [en ligne], 2017, www.theguardian.com, consulté le 23 mai 2019

Mais si ces termes devaient s'installer durablement dans le langage, ils contribueraient surtout à rendre la langue toujours plus genrée et binaire : si une femme est une « girlboss » ou une « SheEO » alors cela continue à donner l'idée qu'un « boss » et qu'un « CEO » sont forcément des hommes – et donc que la norme, soit le terme à partir duquel le néologisme féminin est créé – est bien par défaut une norme masculine.

Si le terme « herstory » n'est pas cité par Arwa Mahdawi, on peut y appliquer la même réflexion : peu de gens voient le « his » dans « history » (et sa présence dans le terme n'est de toute façon qu'un hasard puisque l'étymologie d' « history » est grecque). Mais si l'emploi du néologisme « herstory » se normalise, il y aura dans les esprits une scission plus réelle et consciente entre l'histoire des hommes et l'histoire des femmes.

Une dynamique semblable existe en français où les néologismes « femmage » et « matrimoine » ont été créés pour faire pendant aux termes « hommage » et « patrimoine ».

Si le terme « matrimoine » a rencontré quelques adeptes francophones – notamment parce qu'il permet, à l'image d' « herstory », de mettre en avant le passé historique féminin de la France ou du Québec – l'intérêt du terme « femmage » fait davantage débat et semble pour beaucoup être une forme d'exagération de la féminisation des termes. Ces termes font toutefois écho au « new gendering of language » dont il était question dans l'article du *The Guardian*⁶⁰, et pourrait contribuer à un clivage excessif de la langue, en mettant d'un côté les hommes et de l'autre les femmes.

Attention donc à ce que la création de néologismes, au lieu de donner aux féministes les armes nécessaires pour mener leurs combats, n'entraîne pas la naissance de nouvelles frontières entre hommes et femmes.

⁶⁰ Arwa Mahdawi, « Allow me to womansplain the problem with gendered language » [en ligne], 2017, www.theguardian.com, consulté le 23 mai 2019

Conclusion

En commençant ce mémoire, nous avons en tête une trois hypothèses :

- **Qu'il existait probablement un décalage plus ou moins important entre les usages courants et les acceptations institutionnelles d'un même terme.** Cela s'est particulièrement avéré en France où une institution, en l'occurrence l'Académie française, fixe et normalise la langue française. Cette institution ralentit l'acceptation officielle de certains néologismes et rejette tout particulièrement les réformes linguistiques telles que la féminisation de la langue ou l'adoption de l'écriture inclusive dans les textes officiels. L'existence d'une telle institution et son attitude envers les propositions féministes tend à servir de légitimation aux détracteurs de ces propositions, et complique la tâche des militants et militantes.
- **Qu'il y aurait une corrélation entre l'acceptation d'une idée et l'acceptation du néologisme qui permet de la nommer.** S'il est encore difficile de trancher quant à cette hypothèse, il apparaît au moins clair qu'un contexte où les idées féministes sont mal reçues ne favorise pas la diffusion des néologismes, et que le rejet de ces mêmes termes est autant motivé par des arguments linguistiques qu'idéologiques. Un terme perçu comme ayant été créé par des féministes a davantage de chance de rencontrer une forte opposition qu'un néologisme au sens moins chargé politiquement ou socialement.
- **Qu'Internet participe grandement à la naissance et à la diffusion des néologismes.** Cette hypothèse a été la plus facile à vérifier : en effet, la plupart des néologismes sur lesquels nous avons appuyé notre analyse ont été inventés sur Internet (blogs et réseaux sociaux, principalement). Mais surtout, nous avons rapidement constaté l'importance d'Internet pour la nouvelle génération de féministes - parmi lesquelles certaines disent appartenir à un « féminisme 2.0 » ou à la « quatrième vague du féminisme », laquelle se distingue des vagues précédentes par son activisme en ligne. De manière générale, Internet et les réseaux sociaux se sont révélés être des médiums très intéressants dans l'étude des néologismes. Dans son article « Neologisms and their influence throughout the evolution of the language⁶¹ », Lernik Hovsepyan expliquait que l'étude des réseaux sociaux permettait de saisir les sujets d'actualité qui préoccupent une population donnée.

⁶¹ Lernik Hovsepyan, « Neologisms and their influence throughout the evolution of the language » [en ligne], these de maîtrise, Arizona State University, 2014

Ils reflètent la culture et l'identité d'un pays à un moment précis, mais permettent aussi à une culture d'accroître très rapidement son influence dans le monde entier – ce qui facilite aussi la diffusion des néologismes, notamment anglophones.

Notre volonté était également de tenter de déterminer quel lien existait entre le langage et les mentalités dans une aire culturelle donnée. Si nos lectures nous ont permis de constater qu'il existait bel et bien un lien entre le langage et les mentalités, il reste encore difficile d'établir quel est ce lien exactement : est-ce la « langue [qui] influence les mentalités » et « les mentalités qui influencent les actions⁶² » ou plutôt que la langue est « l'expression d'une mentalité déjà existante⁶³ » ? Quoi qu'il en soit, ce lien est évident : dans les pays où les réformes du langage proposées par les féministes ont été le mieux acceptées, les idées se diffusent plus pacifiquement que là où elles sont fortement controversées et où le rapport à la langue est plus conservateur. Le langage constitue donc un excellent terrain d'étude pour juger de l'avancement de certaines idées.

Nos recherches nous ont aussi permis de découvrir dans quelle mesure les néologismes étaient utiles à la lutte féministe, notamment en rendant possible certaines discussions autour de concepts jusque-là tus ou méconnus parce que manquant d'un nom permettant de les identifier. La création de ces nouveaux termes est toutefois allée de pair avec l'apparition d'une vague de néologismes genrés (tels que « manspreading », « girlboss », « manpurse », etc.), lesquels, loin de contribuer aux discussions en faveur d'une égalité des sexes, renforcent au contraire les clivages. Chaque nouveau terme est donc à appréhender avec précaution afin de déterminer si son existence en fait un allié ou un obstacle aux progrès féministes.

Autre point d'importance : le fort ancrage socio-politique et idéologique de ces termes. Le sujet du féminisme est un sujet d'actualité extrêmement polémique qui divise, ce que nous avons pu constater en parcourant les réseaux sociaux. Un grand nombre d'internautes expriment leur rejet pour ces néologismes avec une grande virulence voire agressivité qui montrent que le sujet est sensible, aussi bien pour les féministes que pour leurs détracteurs. Selon le degré auquel nous connaissions le sujet avant de commencer les recherches autour de ce mémoire, nous avons d'ailleurs été relativement

⁶² Lori Saint-Martin, dans « Le débat sur l'écriture inclusive fait aussi rage au Québec » [en ligne], 2017, www.ledevoir.com, consulté le 26 mai 2019

⁶³ Raphaël Fiévez, dans « Le débat sur l'écriture inclusive fait aussi rage au Québec » [en ligne], 2017, www.ledevoir.com, consulté le 26 mai 2019

étonnés par la violence de certains propos tenus dans les débats, mais aussi par la mauvaise foi que l'on a pu y déceler. Cela peut en effet sembler ironique de voir les féministes moquées pour leur volonté de remplacer l'expression « droits de l'homme » par « droits humains » et pourtant de voir dans un même temps le terme « féminisme » rejeté et jugé misandre car la racine « femme » y transparaît. Un exemple parlant : la création du néologisme « maïeuticien⁶⁴ » dans les années 1980 par l'Académie française pour désigner les hommes exerçant la profession de « sage-femme » (quand bien même ce dernier terme fait référence à la connaissance du corps des femmes, et non pas au sexe de la personne exerçant ce métier) et ainsi soulager ceux qui, à l'instar du docteur Robert Debré, s'inquiétaient pour « les pauvres hommes [qui] vont être appelés sages-femmes ! ». Là encore nous trouvons l'illustration d'un double standard, entre d'un côté les hommes auxquels on ne saurait imposer des termes un tant soit peu féminins, et de l'autre les femmes qui devraient se contenter d'être linguistiquement dans l'ombre des hommes, qu'il s'agisse des noms de leurs fonctions, des « droits de l'homme », du « patrimoine » ou tout simplement de leur existence dans un groupe où se trouverait ne serait-ce qu'un homme.

⁶⁴ Agnès De Féo, « Pourquoi on n'a aucun mal à dire coiffeuse et beaucoup plus à dire professeuse » [en ligne], 2018, www.slate.fr, consulté le 27 mai 2019

Ressources documentaires

Bibliographie

BARD Christine, BLAIS Mélissa et DUPUIS-DÉRIS Francis. *Antiféminismes et masculinismes d'hier et d'aujourd'hui*. PUF, 2019, p. 213.

BERGER Anne E.. Petite histoire paradoxale des études dites de « genre » en France, In : *Le français aujourd'hui*, n° 163, 2008, p. 83-91.

BRAUER Markus et LANDRY Mickaël. Un ministre peut-il tomber enceinte ? L'impact du générique masculin sur les représentations mentales. *L'Année psychologique*. CNRS et Université Blaise Pascal, Clermont-Ferrand. 2008, p. 243 à 272.

HOVSEPYAN Lernik. « Neologisms and their influence throughout the evolution of the language ». Thèse de maîtrise, Arizona State University, 2014.

LIMBAUGH Rush. *The Way Things Ought To Be*. New York: Pocket Books, 1987.

OFFEN Karen. Sur l'origine des mots « féminisme » et « féministe ». In : *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, tome 34 n° 3, 1987, p. 492-496.

PHILIPPE Édouard. *Circulaire du 21 novembre 2017 relative aux règles de féminisation et de rédaction des textes publiés au Journal officiel de la République française*. JORF n°0272 du 22 novembre 2017 texte n° 4.

RAUS Rachele. *La terminologie multilingue : la traduction des termes de l'égalité H/F dans le discours international*. de boeck, 2018. [RAU418.02]

SCHWARTZ Paula, 2002. Women's studies, gender studies. Le contexte américain. In : *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, n° 75, 2008, p. 15-20.

SOLNIT, Rebecca. *Men Explain Things to Me*. Haymarket Books, 2008.

VIENNOT, Eliane, *Le langage inclusif : pourquoi, comment*, 2018.

VIENNOT, Eliane, *L'Académie contre la langue française*, 2016.

YAGUELLO Marina. Le discours féministe et antiféministe. *Les mots et les femmes*. Payot, 1978, p. 76

Vidéos

SEVENTEEN. *Why Gender Pronouns Matter*, [en ligne], Publiée en juillet 2017, YouTube. Disponible sur : <<https://www.youtube.com/watch?v=9iKHjI5xAaA>>. (Consultée le 28 mai 2019).

Sites

ACADEMIE FRANÇAISE. La féminisation des noms de métiers et de fonctions. In : Site de l'Académie française [en ligne]. Disponible sur : <<http://www.academie-francaise.fr/actualites/la-feminisation-des-noms-de-metiers-et-de-fonctions>>. (Consulté le 28 mai 2019)

BAILLARGEON Stéphane. « Les mots de l'année (1/6) : écriture inclusive, désaccord en genre et en nombre ». *Le Devoir* [en ligne]. 2017. Disponible sur : <<https://www.ledevoir.com/societe/516114/encore-une-chicane-autour-de-la-langue-francaise-repute-sexiste>>. (Consulté le 22 mai 2019).

BALLAST. « Que l'Académie tienne sa langue, pas la nôtre ». *Ballast* [en ligne]. 2017. Disponible sur : <<https://www.revue-ballast.fr/lacademie-tienne-langue/>> (Consulté le 28 mai 2019).

BENNETT Jessica. « Behold the Power of #Hashtag Feminism ». *Time* [en ligne]. 2014. Disponible sur : <<http://time.com/3319081/whyistayed-hashtag-feminism-activism/>>. (Consulté le 11 mai 2019).

BORODITSKY Lera. « How does language shape the way we think ». *Edge* [en ligne]. 2009. Disponible sur : <https://www.edge.org/conversation/lera_boroditsky-how-does-our-language-shape-the-way-we-think>. (Consulté le 22 mai 2019).

BRAIBANT Sylvie. « Féminisme, mot de l'année 2017. Un néologisme français universel, et toute une histoire. » In : TV5Monde [en ligne]. 2017. Disponible sur : <<https://information.tv5monde.com/terriennes/feminisme-mot-de-l-annee-2017-un-neologisme-francais-universel-et-toute-une-histoire>>. (Consulté le 10 avril 2019).

BUI Doan et VATON Marie. « De Beauvoir à #Metoo, comprendre la révolution féministe ». *Le Nouvel Obs* [en ligne]. 2018. Disponible sur : <<https://www.nouvelobs.com/societe/20180221.OBS2517/de-beauvoir-a-metoo-comprendre-la-revolution-feministe.html>>. (Consulté le 26 mai 2019).

CAILLOU Annabelle. « Le débat sur l'écriture inclusive fait aussi rage au Québec ». *Le Devoir* [en ligne]. 2017. Disponible sur : <<https://www.ledevoir.com/societe/513113/l-ecriture-inclusive-pour-en-finir-avec-les-inegalites-de-genres>>. (Consulté le 26 mai 2019).

COLE WEISS, Matthew. *28 Celebrity Women Who Aren't Feminists*. In : www.ranker.com [en ligne]. Disponible sur : <<https://www.ranker.com/list/non-feminist-female-celebrities/matthewcoleweiss>>. (Consulté le 15 mai 2019).

COOKE, Erin. « USA offers how-to guide on using gender-neutral pronouns ». In : www.campusreform.org [en ligne]. 2018. Disponible sur : <<https://www.campusreform.org/?ID=10330>>. (Consulté le 28 mai 2019).

DAVID Romain. *Boris, 35 ans, 'allié des féministes' : 'Toute ma vie, j'ai assisté à des scènes qui m'ont beaucoup dérangé'*. In : Europe 1 [en ligne]. Disponible sur : <<https://www.europe1.fr/societe/boris-35-ans-allie-des-feministes-toute-ma-vie-jai-assiste-a-des-scenes-qui-mont-beaucoup-derange-3878717>> (Consulté le 16 mai 2019.)

DE COPPET, Catherine. « De la IIIe République à #MeToo : la fabrique du mot « féministe » ». In : France Culture [en ligne]. 2018. Disponible sur : <<https://www.franceculture.fr/histoire/de-la-iii-republique-a-metoo-la-fabrique-du-mot-feministe>>. (Consulté le 10 avril 2019).

DE FÉO, Agnès. « Pourquoi on n'a aucun mal à dire coiffeuse et beaucoup plus à dire professeuse ». In : Slate [en ligne]. 2018. Disponible sur : <<http://www.slate.fr/story/156221/feminisation-metiers-pouvoir>>. (Consulté le 28 mai 2019).

DIEKER, Nicole. How to Use Gender-Neutral Pronouns. In : www.lifehacker.com [en ligne]. 2017. <<https://lifehacker.com/how-to-use-gender-neutral-pronouns-1821239054>>. (Consulté le 28 mai 2019).

DUVERGER Sylvia. « Le féminin est-il tabou en français ? La réponse de la linguiste Edwige Khaznadar ». *Nouvel Obs* [en ligne]. 2015. Disponible sur : <<http://feministesentousgenres.blogs.nouvelobs.com/tag/linguistique+et+feminisme>>. (Consulté le 28 mai 2019).

ENTRETIEN AVEC MARIA CANDEA. « Cachons ce féminin que nous ne saurions voir au pouvoir : de la résistance des FrançaisEs à la féminisation des titres glorieux ». *Nouvel Obs* [en ligne]. 2013. Disponible sur : <<http://feministesentousgenres.blogs.nouvelobs.com/archive/2013/12/12/cachez-moi-ce-feminin-que-je-ne-saurais-voir-de-la-resistanc-516025.html>>. (Consulté le 22 mai 2019).

FRANCETERME. « Mot-dièse ». 2013. In : www.culture.fr/franceterme [en ligne]. <<http://www.culture.fr/franceterme/result?francetermeSearchTerme=mot-dièse&francetermeSearchDomaine=0&francetermeSearchSubmit=rechercher&action=search>>. (Consulté le 30 mai 2019).

GRAVEL Alain. « L'écriture inclusive, un débat réglé il y a 40 ans au Québec, selon Marie-Eva de Villers ». In : www.ici.radio-canada.ca [en ligne]. 2017. Disponible sur <<https://ici.radio-canada.ca/premiere/emissions/gravel-le-matin/segments/entrevue/48284/ecriture-inclusive-feminin-langue-quebec>>. (Consulté le 28 mai 2019).

HERLIN Richard. « Écriture inclusive : La langue façonne-t-elle les mentalités ou les mentalités façonnent-elles la langue ? ». *Le Monde* [en ligne]. 2017. Disponible sur : <https://www.lemonde.fr/societe/video/2017/10/13/ecriture-inclusive-la-langue-faconne-t-elle-les-mentalites-ou-les-mentalites-faconnent-elles-la-langue_5200232_3224.html>. (Consulté le 21 mai 2019).

HIBBERD James. 'Game of Thrones': Maisie Williams: 'You are either a normal person or a sexist'. In : www.ew.com [en ligne]. 2016. Disponible sur : <<https://ew.com/article/2016/04/04/game-thrones-maisie-williams-interview-2/>>. (Consulté le 16 mai 2019).

JEAN Patric. « En tant qu'homme, je ne suis pas féministe, peut-être proféministe ». *Huffington Post* [en ligne]. 2019. Disponible sur : <<https://www.huffingtonpost.fr/patric>>.

jean/feministe-profeministe-journee-droits-femmes_b_9384132.html>. (Consulté le 16 mai 2019).

JEANTICOU Romain. « Ce sont les gens qui font la langue, pas les dictionnaires » *Télérama* [en ligne]. 2017. Disponible sur : <<https://www.telerama.fr/idees/ce-sont-les-gens-qui-font-la-langue,-pas-les-dictionnaires,-maria-candea,-linguiste,n5402792.php>>. (Consulté le 28 mai 2019).

JONES Rochelle. *The Makings of a Feminist Internet*. In : awid.org [en ligne]. Disponible sur : <<https://www.awid.org/news-and-analysis/makings-feminist-internet>>. (Consulté le 11 mai 2019).

KLEIBER Danika. « Should we call them fishers or fishermen? ». In : www.onlinelibrary.wiley.com [en ligne]. 2015. Disponible sur : <<https://onlinelibrary.wiley.com/doi/abs/10.1111/faf.12130>>. (Consulté le 28 mai 2019).

KRIEF Barbara. « Ces femmes sont "antiféministes". Elles nous disent pourquoi ». *Nouvel Obs* [en ligne]. 2019. Disponible sur : <<https://www.nouvelobs.com/rue89/nos-vies-intimes/20171213.OBS9227/ces-femmes-sont-antifeministes-elles-nous-disent-pourquoi.html>>. (Consulté le 15 mai 2019).

LAZIMI Charlotte. « Pourquoi les actrices françaises ne sont-elles pas féministes ? » In : *chEEk Magazine* [en ligne]. 2015. Disponible sur : <<http://cheekmagazine.fr/contributions/les-martiennes-les-actrices-francaises-pas-feministes>> (Consulté le 15 mai 2019).

LESNES Corine. « L'anglais du troisième sexe : 'Ze went to hir bedroom' ». *Le Monde* [en ligne]. 2014. Disponible sur : <<http://clesnes.blog.lemonde.fr/2014/05/07/langlais-asexue-ze-went-to-hir-bedroom/>>. (Consulté le 28 mai 2019).

LOOMIS Ilima. « Fishers or Fishermen – Which is Right? ». In : www.hakaimagazine.com [en ligne]. 2015. Disponible sur : <<https://www.hakaimagazine.com/news/fishers-or-fishermen-which-right/>>. (Consulté le 28 mai 2019).

LORRIAUX Aude. « À la recherche des «feminazies», ces féministes vraiment nazies. ». In : *Slate* [en ligne]. Disponible sur : <<http://www.slate.fr/story/107273/feminazi-feministes-nazies>>. (Consulté le 10 avril 2019).

MAHDAWI Arwa. « Allow me to womansplain the problem with gendered language ». *The Guardian* [en ligne], 2017. Disponible sur : <<https://www.theguardian.com/commentisfree/2017/apr/23/allow-me-to-womansplain-the-problem-with-gendered-language>>. (Consulté le 23 mai 2019).

OFFEN Karen. « Sur l'origine des mots « féminisme » et « féministe » ». In : *Persée* [en ligne]. 1987. Disponible sur : <https://www.persee.fr/doc/rhmc_0048-8003_1987_num_34_3_1421>. (Consulté le 10 avril 2019).

OFFICE QUEBECOIS DE LA LANGUE FRANÇAIS. « Autonomisation ». *Grand dictionnaire terminologique* [en ligne]. 1998. Disponible sur : < www.gdt.oqlf.gouv.qc.ca >. (Consulté le 28 mai 2019).

PERRONO Thomas. *Quelles revendications féministes pendant la Première Guerre mondiale ?* In : En Envoyé [en ligne]. Disponible sur : <http://enenvoye.fr/eeo_actu/wwi/quelles_revendications_feministes_pendant_la_premiere_guerre_mondiale.html>. (Consulté le 10 avril 2019).

POOLE Steven. « From feminism to broflake: the words of 2017 ». *The Guardian* [en ligne]. 2017. Disponible sur : <<https://www.theguardian.com/books/2017/dec/29/steven-poole-on-words-feminism-broflake>> (Consulté le 15 mai 2019).

POWELL Catherine. *How Social Media Has Reshaped Feminism*. In : Council on Foreign Relations [en ligne]. Disponible sur : <<https://www.cfr.org/blog/how-social-media-has-reshaped-feminism>>. (Consulté le 11 mai 2019).

RUTTUM Laura. « Is Feminism Dead? » In : The New York Public Library [en ligne]. Disponible sur : <<https://www.nypl.org/blog/2009/03/25/feminism-dead>>. 2009. (Consulté le 31 mai 2019).

SCHARFF Christina. *Why so many young women don't call themselves feminist*. In : BBC [en ligne]. 2019. Disponible sur : <<https://www.bbc.com/news/uk-politics-47006912>>. (Consulté le 15 mai 2019).

SCIENCESPO. « Femmes-Hommes : 10 actions qui font avancer l'égalité ». In : SciencesPo [en ligne]. 2018. Disponible sur : <<https://www.sciencespo.fr/fr/actualites/actualite%3%A9s/femmes-hommes-10-id%3%A9es-pour-faire-avancer-l%3%A9galite%3%A9/3248>>. (Consulté le 31 mai 2019).

SERIEYS Jacques. *Des femmes dans l'histoire* [en ligne]. Disponible sur : <www.gauchemip.fr> (Consulté le 31 mai 2019).

SOLOMON Deborah. « Fourth-Wave Feminism ». *The New York Times* [en ligne]. 2019. Disponible sur : <<https://www.nytimes.com/2009/11/15/magazine/15fob-q4-t.html>>. (Consulté le 11 mai 2019).

TREMBLAY Manon. *Le système patriarcal à la base des inégalités entre les sexes*. In : Sisyphe [en ligne]. 2017. Disponible sur : <<http://sisyphe.org/spip.php?article1081>>. (Consulté le 28 mai 2019).

THE WRITING CENTER. « Gender-Inclusive Language ». In : The Writing Center, University of North Carolina at Chapel Hill [en ligne]. Disponible sur : <<https://writingcenter.unc.edu/tips-and-tools/gender-inclusive-language/>>. (Consulté le 22 mai 2019).

VACHON-L'HEUREUX Pierrette. « Quinze ans de féminisation au Québec : de 1976 à 1991 ». *Recherches féministes* [en ligne]. 1992, p. 139-142. <<https://doi.org/10.7202/057675ar>>. (Consulté le 28 mai 2019).

WILLIAMS Zoe. « Feminazi: the go-to term for trolls out to silence women ». *The Guardian* [en ligne]. 2015. Disponible sur :

<<https://www.theguardian.com/world/2015/sep/15/feminazi-go-to-term-for-trolls-out-to-silence-women-charlotte-proudman>>. (Consulté le 10 avril 2019).

Enquête de l'organisme YouGov menée du 11 au 12 avril 2013 sur un échantillon de 1000 adultes. In : www.big.assets.huffingtonpost.com [en ligne]. (Consulté le 15 mai 2019).

Enquête de l'organisme YouGov menée du 23 au 24 septembre 2015 sur un échantillon de 1651 adultes. In : www.big.assets.huffingtonpost.com [en ligne]. (Consulté le 15 mai 2019).

« Les politiques des femmes. Le mouvement féministe ». *Histoire des femmes et des mouvements féministes en Europe* [en ligne]. Disponible sur : <<http://www.helsinki.fi/science/xantippa/wef/wef215.html>>. (Consulté le 14 mai 2019).

Dictionnaires

Urban Dictionary. < <https://www.urbandictionary.com> >

Larousse. < <https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/> >

Merriam Webster. < <https://www.merriam-webster.com/> >

Annexes

Précisions concernant la méthode de travail

Comme nous l'avons précisé en introduction du présent mémoire, nos premières recherches sur le sujet du langage et du féminisme nous ont permis de réaliser qu'il existait à l'heure actuelle extrêmement peu de recherches académiques portant sur le lien entre les néologismes et le féminisme, à l'exception toutefois de quelques travaux menés sur les néologismes "féminisme" et "féministe".

Ce constat nous a donc rapidement convaincu de poursuivre nos recherches sur les néologismes dans des contextes plus informels et en particulier dans la presse en ligne, sur les réseaux sociaux et en consultant des articles de blogs, spécialisés sur le sujet du féminisme ou non.

Nous avons toutefois pu utiliser des travaux académiques pour appuyer la contextualisation de notre sujet, les travaux sur le féminisme en tant que tel ne manquant pas.

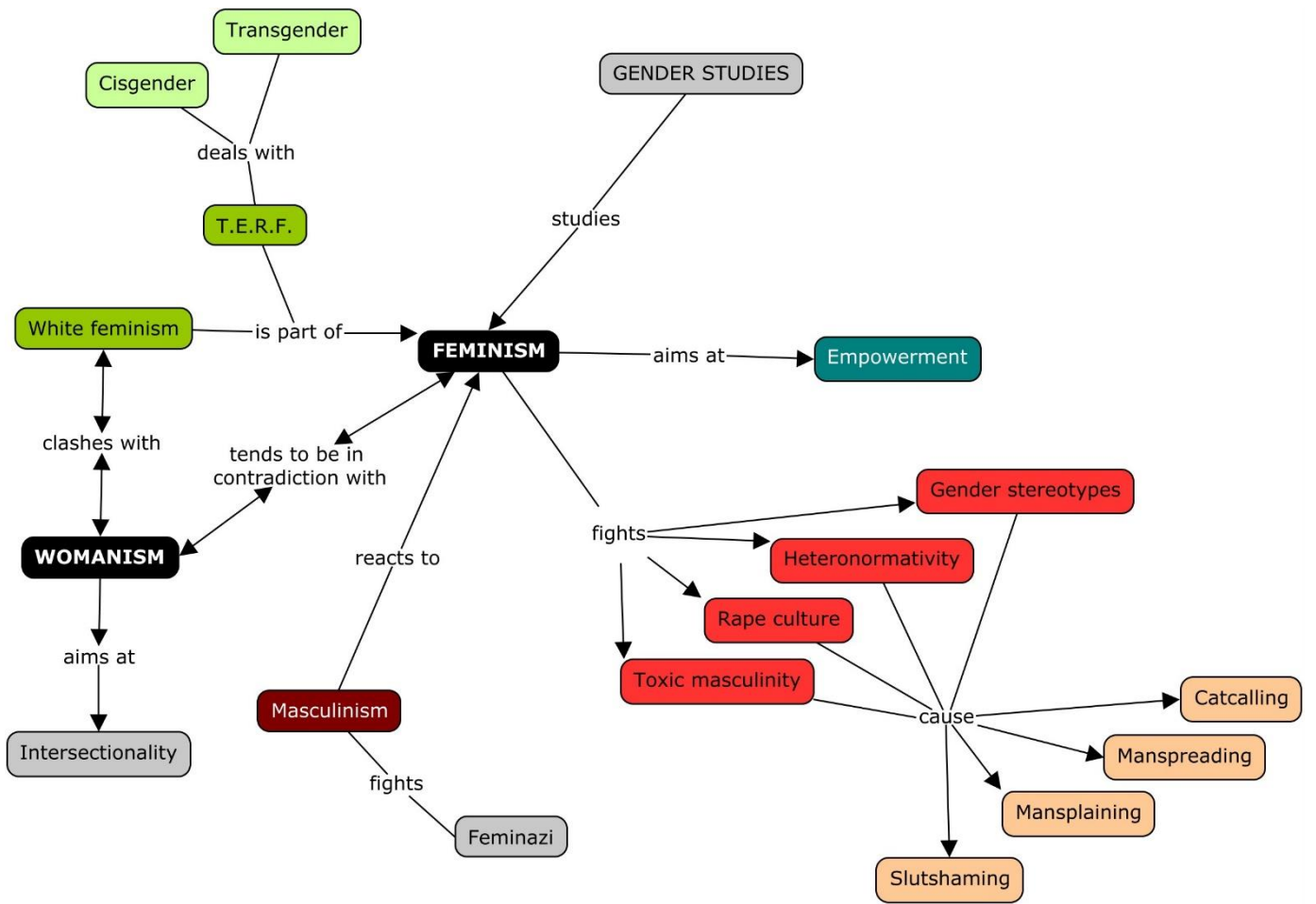
Pour la suite de notre analyse, nos recherches se sont en majorité appuyées sur des articles de presse en ligne (Le Monde, Slate, Télérama ou encore Le Nouvel Obs en France, The Guardian, le Time, le New York Times ou EW pour le monde anglophone) et sur des articles de blogs, spécialisés ou non. Parmi les blogs ou sites spécialisés nous pouvons citer Simonae (en France) ou Sisyphe (au Québec). La plupart des articles que nous avons pu consulter sur le sujet datent d'entre 2015 et 2019 ce qui souligne à quel point l'intérêt pour le sujet est relativement récent. Au cours de cette recherche, nous avons consulté plusieurs centaines d'articles, à raison d'au moins une dizaine d'articles par néologisme identifié.

Nous avons aussi constaté qu'un certain nombre d'ouvrages parlant des concepts relatifs aux néologismes retenus pour notre étude avaient été publiés au cours de cette décennie. Parmi les ouvrages auxquels nous avons eu recours, nous avons notamment pu distinguer les écrits d'Eliane Viennot qui s'est tout particulièrement penchée sur les problématiques sexistes liées au langage dans *Le langage inclusif : pourquoi, comment* (2018) ou *L'Académie contre la langue française* (2016).

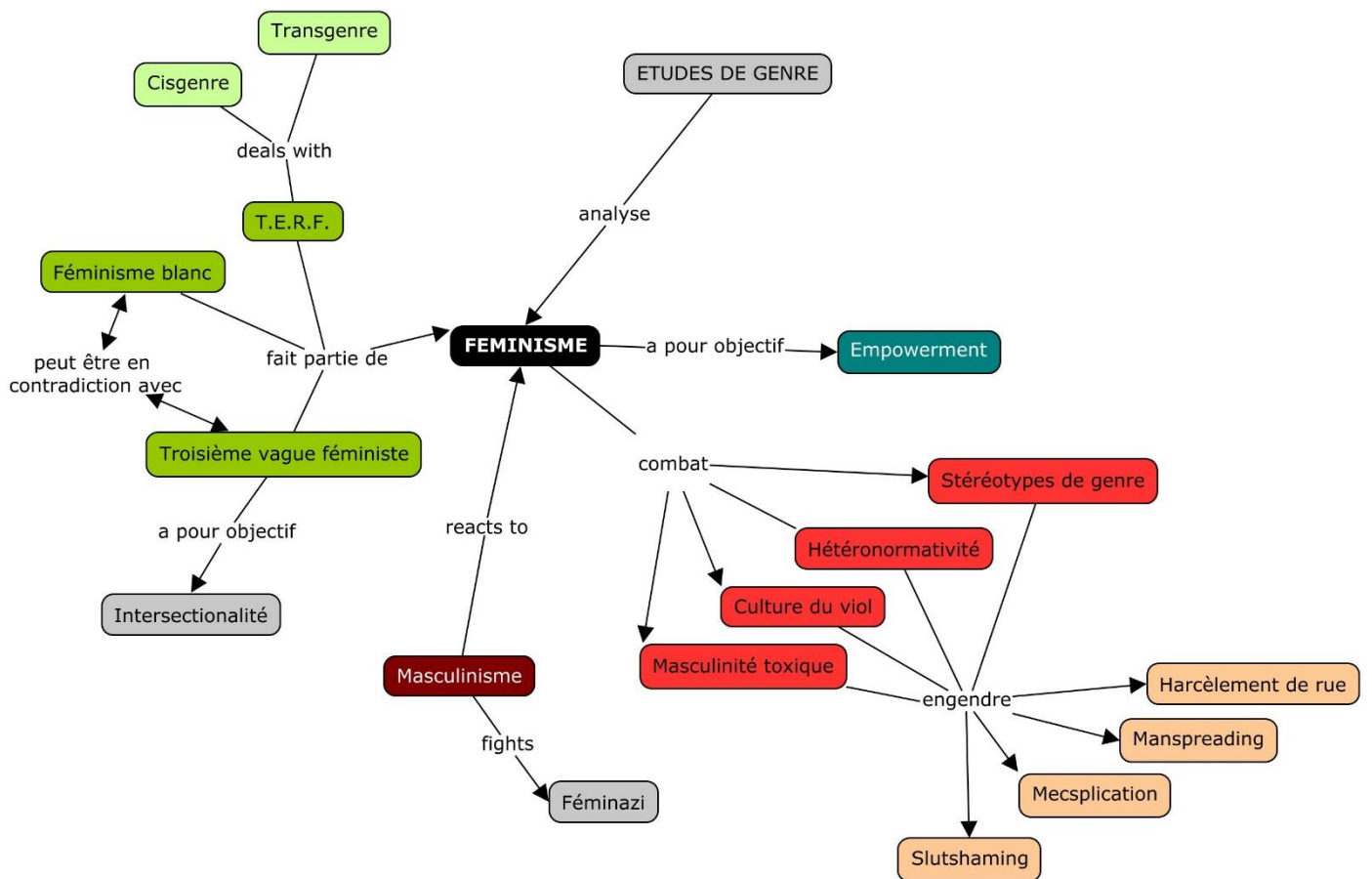
Nous avons également réalisé une veille sur les réseaux sociaux, et tout particulièrement sur le réseau social Twitter. Nous y avons effectué des recherches par mots-clés (« féminisme », « écriture inclusive », « gender-neutral writing », etc.) et parcouru des

hashtags [mots-dièse] ayant eu un rôle important dans les discussions des dernières années (#MeToo, #BalanceTonPorc, #WomenAgainstFeminism, etc.). Ces mots-clés et hashtags avaient préalablement été identifiés lors de lectures nous ayant permis de cerner le sujet et surtout de comprendre l'importance d'Internet et des réseaux sociaux dans les combats féministes du XXIème siècle. Selon la popularité de ces hashtags ou de ces mots-clés, cette veille nous a amenés à lire plusieurs centaines de "tweets".

Ces différentes recherches et veilles nous ont permis dans un premier temps d'identifier des néologismes récurrents, puis dans un second temps de nous faire une idée plus précise de leurs usages effectifs. C'est également de cette manière que nous avons pu recueillir les verbatims qui ont par la suite appuyé ou nourri notre réflexion.



Arbre terminologie en langue anglaise



Arbre terminologie en langue française

Fiches terminologiques

Termes anglais

Terme	Feminism	Womanism
Catégorie grammaticale	Noun	Noun
Domaine	Sociology	Sociology
Définition	Belief that women should be allowed the same rights, power, and opportunities as men and be treated in the same way.	Feminism that includes issues related to race and class oppression, as opposed to White Feminism.
Source	Based on Cambridge Advanced Learner's Dictionary & Thesaurus © Cambridge University Press [seen on 16th February 2019]	Based on ThoughtCo [seen on 15th February 2019]
Contexte	" Feminism at its core is about equality of men and women, not "sameness.""	"If black women are unable to find safer space within mainstream feminism, womanism is an amazing alternative."
Source	What Is Feminism, And Why Do So Many Women And Men Hate It? by Kathy Caprino, 2017 [seen on 20th April 2019]	J. McCray, "My Feminism Is Black, Intersectional, and Womanist - And I Refuse to Be Left Out of the Movement", on everydayfeminism.com, 2015 [seen on 20th April 2019]
Collocation(s)	Radical <i>feminism</i> ; intersectional <i>feminism</i> ; white <i>feminism</i> ; black <i>feminism</i>	The movement of <i>womanism</i> , the streams of <i>womanism</i>
Concurrent(s)	/	Black feminism
Note linguistique	Nowadays the term "feminism" is being widely criticized for not being relevant anymore since feminism has evolved among the past decades and is now way too complex to be reduced to a unique term.	This term is mostly known by people who are already aware of feminist issues. Some people prefer the term "black feminism" that is more telling.
Equivalent(s)	Féminisme	/
Note de traduction	/	/

Terme	Gender studies	Empowerment
Catégorie grammaticale	Syntagma	Noun
Domaine	Sociology	Society
Définition	Academic field dealing with social issues related to gender.	Process of gaining freedom and power to do what you want or to control what happens to you
Source	Based on English Oxford living Dictionary [seen on 15th February 2019]	Based on Cambridge Advanced Learner's Dictionary & Thesaurus © Cambridge University Press [seen on 16th February 2019]
Contexte	"In Gender Studies , students and faculty draw on the rich body of interdisciplinary feminist scholarship to investigate emerging theories and research on women, men, and gender fluidity as they intersect with race, class, culture, sex, policy, institutions, and human interactions."	" Empowerment , then, concerns the processes by which a person denied the ability to make choices acquires that ability and power."
Source	Website of the University of Missouri-St Louis [seen on 20th April 2019]	Project: Empowerment, Feminist Theory and Empowerment [seen on 20th April 2019]
Collocation(s)	Teacher of <i>gender studies</i> , matter of <i>gender studies</i>	Fighting for <i>empowerment</i> , <i>empowerment</i> of minorities
Concurrent(s)	Women's studies	/
Note linguistique	Coined in the 1980s, the term "gender studies" is being more and more used instead of "women's studies"	/
Equivalent(s)	Étude de genre	Empouvoirement
Note de traduction	/	

Terme	Rape culture	Toxic masculinity
Catégorie grammaticale	Syntagma	Syntagma
Domaine	Sociology	Psychology
Définition	Environment in which rape is prevalent and in which sexual violence against women is normalized and excused in the media and popular culture. Rape culture is perpetuated through the use of misogynistic language, the objectification of women's bodies, and the glamorization of sexual violence, thereby creating a society that disregards women's rights and safety.	Refers to the socially-constructed attitudes that describe the masculine gender role as violent, unemotional, sexually aggressive, and so forth.
Source	Based on the website of Marshall University [seen on 16th February 2019]	Geek Feminism Wiki [seen on 16th February 2019]
Contexte	"You can end rape culture in your day-to-day, activism in your daily actions and language makes a difference"	"...it should be obvious, but "toxic masculinity" doesn't mean that men are toxic or that masculinity is de facto toxic. Rather, it means that extreme forms of traits traditionally associated with masculinity, like aggression and stoicism, are toxic."
Source	Website of End Rape on Campus [seen on 20th April 2019]	The Guardian, Seriously, Meryl Streep? 'Toxic masculinity' doesn't hurt men – it kills them by Arwa Madahwi, 2019 [seen on 1st of June 2019]
Collocation(s)	Encouraging <i>rape culture</i> , fighting <i>rape culture</i> , consequence of <i>rape culture</i>	Due to <i>toxic masculinity</i> , result of <i>toxic masculinity</i>
Concurrent(s)	/	/
Note linguistique	/	/
Equivalent(s)	Culture du viol	Masculinité toxique
Note de traduction	/	/

Terme	Catcalling	Slut shaming
Catégorie grammaticale	Noun	Syntagma
Domaine	Society	Society
Définition	Behaviours such as whistles or comments of sexual nature made by a man to a passing woman.	Action or fact of stigmatizing a woman for engaging in behaviour judged to be promiscuous or sexually provocative.
Source	Based on English Oxford living Dictionnary [seen on 15th February 2019]	Based on English Oxford living Dictionnary [seen on 15th February 2019]
Contexte	"Specifically, the data revealed that women feel that their experiences and perceptions of catcalling are discounted by men and society as catcalling continues to be framed as complimentary."	"The bottom line is slut shaming is harmful and damaging to the person on the receiving end."
Source	Catcalling as a "Double Edged Sword": Midwestern Women, Their Experiences, and the Implications of Men's Catcalling Behaviors - Colleen O'Leary, 2016 [seen on 20th April 2019]	Women Share Slut Shaming Stories – and Admit Why They Do it Themselves by Ashley Laderer, 2017
Collocation(s)	Victim of <i>catcalling</i> , to witness <i>catcalling</i>	Victim of <i>slut shaming</i> , encouraging <i>slut shaming</i>
Concurrent(s)	Street harassment	/
Note linguistique	/	/
Equivalent(s)	Harcèlement de rue	/
Note de traduction	/	/

Terme	Manspreading	Mansplaining
Catégorie grammaticale	Noun	Noun
Domaine	Society	Society
Définition	Practice whereby a man, especially one travelling on public transport, adopts a sitting position with his legs wide apart, in such a way as to encroach on an adjacent seat or seats. That means that the people next to him have less space.	Explanation made by a man to a woman in a condescending way and with the assumption that he knows more about it than the woman in question.
Source	English Oxford living Dictionnary And Cambridge Advanced Learner's Dictionary & Thesaurus © Cambridge University Press [seen on 15th February]	Based on Merriam Webster [seen on 15th February 2019]
Contexte	"Japan has also posted signs urging commuters to avoid manspreading."	"Some responded with mansplaining , either explaining sexism to women or asking how women would learn if men didn't share their "knowledge."
Source	A. May, "Manspreading: Public bus signs tell men to keep legs together", USA Today, 2017 [seen on 20th April 2019]	BBC Capital, Mansplaining, explained in one simple chart by Kim Goodwin, 2018 [seen on 20th April 2019]
Collocation(s)	To be <i>manspreading</i> , to witness <i>manspreading</i>	<i>Mansplaining</i> to someone
Concurrent(s)	/	/
Note linguistique	/	/
Equivalent(s)	/	Mecspliquer
Note de traduction	/	/

Terme	Masculinism	Feminazi
Catégorie grammaticale	Noun	Noun
Domaine	Society	Society
Définition	Movement created in reaction to feminism out of fear that a movement fighting for women's rights might jeopardize men's rights.	Derogatory term used by anti-feminists to insult feminists they perceive as too radical in their opinions or actions.
Source	Based on English Oxford living Dictionary [seen on 15th February 2019]	Based on Merriam Webster [seen on 15th February 2019]
Contexte	"This criticism led to the creation of ethnically specific or multicultural forms of masculinism , including black masculinism and intersectional masculinism."	"Until recently, feminazi was a word largely confined to the darker corners of the internet and thrown at those women perceived to be at the most 'radical' end of feminism."
Source	Quora, "What is masculinism?" [seen on 20th April 2019]	C. Cohen, Feminazi: It's never OK to call anyone a Nazi - even us feminists", on thetelegraph.co.uk, 2015 [seen on 20th April 2019]
Collocation(s)	The rhetoric of <i>masculinism</i> , to fight <i>masculinism</i>	To call someone a <i>feminazi</i>
Concurrent(s)	Anti-feminism, men's rights activists	/
Note linguistique	Is now perceived as a very negative movement that is less about men's rights than it is against women's rights.	This derogatory term was first coined by radio and TV host Rush Limbaugh.
Equivalent(s)	Masculinisme	Féminazi
Note de traduction	/	/

Terme	Intersectionality	White feminism
Catégorie grammaticale	Noun	Syntagma
Domaine	Society	Society
Définition	Theory according to which women experience oppression due to varying reasons and in varying degrees of intensity. Those oppressions might be due to race, gender, social class, ability and ethnicity.	Feminism focusing on struggles only faced by white women, and ignoring struggles and oppressions faced by women of color.
Source	Based on The Telegraph [seen on 15th February 2019]	Based on <i>Growing up White: Feminism, Racism and the Social Geography of Childhood</i> , by Ruth Frankenberg (1993) [seen on 15th February 2019]
Contexte	"Intersectionality challenges mainstream feminism by displacing essentialised notions of women and the universalisation of white middle class women's experiences."	"It is long past time that we dismantle "white feminism" with its focus on posturing instead of equality for all women."
Source	Black Feminism, Womanism and the Politics of Women of Colour in Europe, by G. Marcus, 2017 [seen on 20th April 2019]	BitchMedia, "Some of us are brave: The failure of white feminism" by Tamara Winfrey Harris, 2017 [seen on 20th April 2019]
Collocation(s)	To promote <i>intersectionality</i> , to seek more <i>intersectionality</i>	To denounce <i>white feminism</i>
Concurrent(s)	/	/
Note linguistique	/	The term is not used by people who actually embody "white feminism". It is mostly used to criticize their vision of feminism that is not inclusive enough.
Equivalent(s)	Intersectionnalité	Féminisme blanc
Note de traduction	/	/

Terme	T.E.R.F.	Transgender
Catégorie grammaticale	Acronym	Adjective
Domaine	Society	Society
Définition	Feminists who oppose the inclusion of trans women in feminist spaces and organizations.	Person whose sense of personal identity and gender does not correspond with their birth sex.
Source	Based on Wikipedia [seen on 15th February 2019]	Based on English Oxford living Dictionary [seen on 15th February 2019]
Contexte	"The TERF movement is particularly effective in their campaign against trans people and trans equality as they consistently couch their actions as political/feminist/lesbian/radical/womanist critiques of gender and are therefore welcomed in spaces that would normally reject the same rhetoric from right wing people and organizations."	"Some choose to openly identify as transgender , while others simply identify as men or women."
Source	The TERF, Rad FEM ≠TERF [seen on 20th April 2019]	Human Rights campaign : Understanding the Transgender Community
Collocation(s)	To be labeled <i>T.E.R.F.</i> , according to <i>T.E.R.F.</i>	<i>A transgender person, being transgender</i>
Concurrent(s)	Trans Exclusionary Radical Feminist	Transsexual
Note linguistique	Often considered as a slur by those whom it is applied to.	The term "transgender" is considered more politically correct than "transsexual"
Equivalent(s)	T.E.R.F.	Transgenre
Note de traduction	/	/

Terme	Cisgender	Heteronormativity
Catégorie grammaticale	Adjective	Noun
Domaine	Society	Sociology
Définition	Person whose sense of personal identity and gender corresponds with their birth sex.	Belief that people are either male or female, and that their respective gender comes with given roles. Also the belief that heterosexuality is the default sexual orientation.
Source	Based on English Oxford living Dictionary [seen on 15th February 2019]	Based on Harris J, White V (2018). A Dictionary of Social Work and Social Care. Oxford University Press. p. 335. [seen on 16th February 2019]
Contexte	"Trans men and women report higher levels of physical and verbal abuse than cisgender people."	"As a group, these authors then also reach for the concept of heteronormativity , adapted from Michael Warner. This concept takes them beyond Judith Butler's notion of a 'heterosexual matrix' to analyze the dominance of heterosexual assumptions within broadly based norms embedded in a wide range of historical institutions and practices."
Source	J. McIntyre, "Explainer: what does it mean to be 'cisgender'?", on theconversation.com, 2018 [seen on 20th April 2019]	Hegemony and Heteronormativity: Revisiting 'The Political' in Queer Politics, by M. Mar Castro Varela, N. Dhawan and A. Engel, Routledge, 2011.
Collocation(s)	A <i>cisgender</i> person, being <i>cisgender</i>	The concept of <i>heteronormativity</i> , the impact of <i>heteronormativity</i>
Concurrent(s)	/	/
Note linguistique	/	/
Equivalent(s)	Cisgenre	Hétéronormativité
Note de traduction	/	/

Termes français

Terme	Féminisme	Etudes de genre
Catégorie grammaticale	Nom	Syntagme nominal
Domaine	Sociologie	Psychologie / Sociologie
Définition	Prise de conscience des discriminations commises à l'encontre des femmes et revendications par ses dernières de l'égalité entre les sexes.	Domaine d'étude qui s'interroge sur la construction, la représentation et l'inscription des identités et des différences 'sexuelles' dans les sociétés, les cultures, les institutions, les discours et les textes
Source	D'après M. Maruani, Travail et genre dans le monde, l'état des savoirs, éditions La Découverte, 2013	D'après « Comprendre : qu'est-ce que l'étude de genre », EFIGIP, 2008 [consulté le 19 janvier 2019]
Contexte	« Le féminisme aujourd'hui s'apparente davantage à une lutte contre des situations et des images stéréotypées bien ancrées, qu'à un combat pour obtenir certains droits. »	« L'étude du genre - entendu au sens des constructions sociales du sexe biologique et des relations de pouvoir qui en découlent - a transformé la recherche féministe sur le travail, le processus de travail et la formation des classes sociales ete des mouvements sociaux fondés sur ces classes. »
Source	Site web de Le journal des femmes	Travail et genre dans le monde, l'état des savoirs, de M. Maruani, éditions La Découverte, 2013
Collocation(s)	Partisan du <i>féminisme</i> , <i>féminisme radical</i> , en faveur du <i>féminisme</i>	Un cursus en <i>études de genre</i> , un professeur en <i>études de genre</i>
Concurrent(s)	Lutte pour les droits des femmes	/
Note linguistique	/	/
Equivalent(s)	Feminism	Gender studies
Note de traduction	/	/

Terme	Empowerment	Hétéronormativité
Catégorie grammaticale	Nom	Nom
Domaine	Sociologie	Sociologie
Définition	Processus d'acquisition d'une conscience de leur situation permettant aux femmes de s'émanciper en acquérant des capacités d'action à la fois personnelles et collectives.	Préjugé selon lequel la norme par défaut est l'hétérosexualité, et que les relations entre les êtres humains sont binaires, avec d'un côté l'homme et de l'autre la femme, avec chacun leur rôle social.
Source	D'après Bacqué, M. & Biewener, C. (2013). L'empowerment, un nouveau vocabulaire pour parler de participation ?. Idées économiques et sociales, p25-32.	D'après C. Edgard Rosa, Les gros mots - Abécédaire joyeusement moderne du féminisme, éditions Hugo Doc, 2016
Contexte	« Aujourd'hui, la promotion de l'égalité de genre et de l' empowerment des femmes est plus que jamais un objectif affiché par l'ensemble des institutions de développement »	« L' hétéronormativité condamne ouvertement les hommes qui ont un comportement social défini comme efféminé. »
Source	Calvès, Anne-Emmanuèle. « 17. L'empowerment des femmes dans les politiques de développement : Histoire d'une institutionnalisation controversée », Regards croisés sur l'économie, vol. 15, no. 2, 2014, pp. 306-321.	Culture de l'autre, culture de l'altérité, de G. Elbaz, Presses de l'Université des Antilles et de la Guyane, 2015
Collocation(s)	Programme d' <i>empowerment</i> , l' <i>empowerment</i> des femmes, permettre l' <i>empowerment</i>	Résultat de l' <i>hétéronormativité</i> , les carcans de l' <i>hétéronormativité</i> , ne pas correspondre aux modèles de l' <i>hétéronormativité</i>
Concurrent(s)	Empouvoirement	/
Note linguistique	Le terme « empouvoirement » peut être trouvé, mais contrairement à la traduction espagnole « empoderamiento » son utilisation reste très confidentielle. Le terme anglais est à l'heure actuelle presque exclusivement utilisé dans les textes français.	/
Equivalent(s)	Empowerment	Heteronormativity
Note de traduction	Traduit par « autonomisation » au Québec	/

Terme	Culture du viol	Masculinité toxique
Catégorie grammaticale	Syntagme nominal	Syntagme nominal
Domaine	Sociologie	Sociologie / Psychologie
Définition	Concept établissant que la violence, le harcèlement et les agressions sexuelles commises au sein d'une société sont la conséquence de la culture de cette même société.	Ensemble des préjugés et attentes concernant les comportements et attitudes des hommes. Cette masculinité toxique promeut notamment une virilité exacerbée (appétit sexuel, violence) et une répression des émotions.
Source	D'après J. Robert, « La culture du viol est dévastatrice pour notre société et l'avenir de nos enfants », sur Sisyph.org (2017) [consulté le 19 janvier 2019]	D'après A.-F. Hivert, « A Stockholm, une conférence contre la "masculinité toxique" » sur www.lemonde.fr, 2018 [consulté le 19 janvier 2019]
Contexte	« Cette industrie [la prostitution] dépend de la culture du viol , elle l'entretient, elle y participe activement en banalisant des agressions sexuelles tarifées qui sont perpétrées autour de nous quotidiennement dans une indifférence absurde. »	« La masculinité toxique est un modèle spécifique de la virilité, orienté vers la domination et le contrôle. C'est une virilité qui perçoit les femmes et personnes LGBT comme inférieures, qui conçoit le sexe comme un acte non pas d'affection mais de domination, et qui valorise la violence comme seule façon de s'imposer dans le monde. »
Source	« La prostitution et la culture du viol sont indissociables » de R. Sullivan sur Sisyph.org (2017) [consulté le 19 janvier 2019]	A. Mercotte, « La masculinité peut-elle être autre chose que toxique ? » sur http://www.slate.fr , 2016 [consulté le 19 janvier 2019]
Collocation(s)	Encourager la <i>culture du viol</i> , combattre la <i>culture du viol</i> , déconstruire la <i>culture du viol</i>	En finir avec la <i>masculinité toxique</i> , un résultat de la <i>masculinité toxique</i> , un environnement favorisant la <i>masculinité toxique</i>
Concurrent(s)	/	/
Note linguistique	/	/
Equivalent(s)	Rape culture	Toxic masculinity
Note de traduction	/	/

Terme	Harcèlement de rue	Slut-shaming
Catégorie grammaticale	Syntaxe nominal	Groupe verbal
Domaine	Sociologie	Sociologie
Définition	Ensemble des comportements adressés aux personnes dans les espaces publics, visant à les interpeler verbalement ou non, leur envoyant des messages intimidants, insistants, irrespectueux, humiliants, menaçants, insultants en raison de leur sexe, de leur genre ou de leur orientation sexuelle.	Consiste à rabaisser ou faire culpabiliser une femme à cause de son comportement sexuel.
Source	D'après « Qu'est-ce que le harcèlement de rue ? », sur www.stopharcèlementderue.org [consulté le 19 janvier 2019]	D'après B. Grosjean, « Le "slut-shaming" ou la justification du viol », sur www.nouvelobs.com , 2012 [consulté le 19 janvier 2019]
Contexte	« Sifflements, remarques désobligeantes, attouchements... Qu'il soit physique ou psychologique, le harcèlement de rue touche quotidiennement des milliers de femmes en France et à travers le monde. »	« Le « slutshaming » est le reflet d'une société patriarcale où les rôles sociaux sont basés sur le sexe et conditionnent les filles à devenir des femmes « respectables ». Le « slutshaming » renforce la culture du viol en faisant culpabilisant les femmes par rapport à ce qui leur arrive. »
Source	« Harcèlement de rue : comment en venir à bout » sur marieclair.fr [consulté le 19 janvier 2019]	Femmes plurielles [consulté le 20 mars 2019]
Collocation(s)	Être victime de <i>harcèlement de rue</i>	Victime de <i>slut-shaming</i> , encourager le <i>slut-shaming</i> , propice au <i>slut-shaming</i>
Concurrent(s)	Catcalling	Stigmatisation des salopes
Note linguistique	Le néologisme d'emprunt "catcalling" est également souvent utilisé.	Le terme « stigmatisation des salopes » existe, on le retrouve dans les journaux en ligne français, mais il n'est pas majoritairement utilisé et vient plus souvent en renfort du terme « slut-shaming » afin d'en faciliter la compréhension qu'en remplacement de celui-ci.
Equivalent(s)	Catcalling	Slutshaming
Note de traduction	Le néologisme « sexhuer » peut être rencontré, mais de manière encore très anecdotique.	

Terme	Manspreading	Mecsplication
Catégorie grammaticale	Nom	Nom
Domaine	Sociologie	Sociologie
Définition	Tendance de certains hommes à s'asseoir dans les transports en commun en écartant les jambes, entraînant ainsi une gêne pour leurs voisins.	Explication donnée de manière paternaliste par un homme à une femme, le premier considérant à tort être plus éclairé sur le sujet de l'explication que la seconde.
Source	D'après S. Braibant, « Lutter ou ne pas lutter contre le 'manspreading', cet 'étalement masculine' », sur Information.tv5monde.com (2017) [consulté le 19 janvier 2019]	D'après M. Chastain, « Mansplaining : quand un homme explique à une femme ce qu'elle sait déjà », sur Information.tv5monde.com (2018) [consulté le 19 janvier 2019]
Contexte	« Le néologisme #manspreading fait florès sur les réseaux sociaux depuis 2013, lorsqu'une campagne s'en est emparée aux Etats-Unis. »	« Les mecsplications , au-delà d'exister pour assouvir un désir de domination intellectuelle non-fondée, ont pour conséquence de pousser le doute des femmes jusqu'à la paralysie. »
Source	« Lutter ou ne pas lutter contre le 'manspreading', cet 'étalement masculine' », par S. Braibant, sur Information.tv5monde.com (2017) [consulté le 19 janvier 2019]	« Ceux qui savent toujours mieux que moi » par R. Amsellem, sur LesGlorieuses.fr (2018) [consulté le 19 janvier 2019]
Collocation(s)	Lutter contre le <i>manspreading</i> , le phénomène du <i>manspreading</i> , campagne contre le <i>manspreading</i>	Lutte contre les <i>mecsplications</i> , répondre à une <i>mecsplication</i>
Concurrent(s)	Etalement masculin (source : EASY (Netflix) Ep3, S02)	
Note linguistique	On retrouve parfois dans des textes français la traduction « étalement masculin » mais le terme anglais est très majoritairement utilisé y compris dans les écrits français.	Le terme anglais « Mansplaining » est encore très utilisé dans les écrits en langue française. Au Québec, on trouve également le terme « pénispliquer ».
Equivalent(s)	Manspreading	Mansplaining
Note de traduction	/	/

Terme	Masculinisme	Féminazi
Catégorie grammaticale	Nom	Nom
Domaine	Sociologie	Sociologie
Définition	Mouvement social conservateur ou réactionnaire selon lequel les hommes souffrent d'une crise identitaire liée à l'apparition et l'affirmation du féminisme dans la société.	Terme péjoratif utilisé pour désigner les féministes perçues comme extrémistes ou radicales, les femmes perçues comme recherchant une supériorité sur les hommes, ou encore, toutes les féministes.
Source	D'après M. Blais et F. Dupuis-Déri, Le mouvement masculiniste au Québec, l'antiféminisme démasqué, éditions du remue-ménage, 2015	D'après Wikipédia
Contexte	« Droits des hommes contre droits des femmes, tel est bien le credo du masculinisme , barricade dressée contre le féminisme. Parce que la cause des hommes vaut bien celle des femmes, si l'on veut être cohérente avec le principe d'égalité – avancent-ils ; parce que si les femmes ont des droits liés à leur sexe, alors pourquoi les hommes n'en auraient pas ? – surenchérissent-ils. »	« La féminazi est présentée comme un individu en prise à ses pulsions, plus encline à la passion qu'à la raison, une hystérique, une terreur. C'est une extrapolation de ladite violence, elles font « la chasse aux hommes », « la guerre des sexes ». » »
Source	Programme EVE - Valentine Poisson & Marie Donzel [consulté le 20 mars 2019]	En marges ! [consulté le 15 mai 2019]
Collocation(s)	Défendre le <i>masculinisme</i> , le courant du <i>masculinisme</i> , en réaction au <i>masculinisme</i>	Se faire traiter de <i>féminazi</i> ,
Concurrent(s)	Antiféminisme, hominisme	/
Note linguistique	/	
Equivalent(s)	Masculinism	Feminazi
Note de traduction	/	/

Terme	Intersectionnalité	Féminisme blanc
Catégorie grammaticale	Nom	Syntagme nominal
Domaine	Sociologie	Sociologie
Définition	Situation de personnes subissant simultanément plusieurs formes de domination ou de discrimination dans une société. Créé par Kimberlé Crenshaw en 1991.	Vision du féminisme se concentrant sur les problématiques des femmes blanches, bourgeoises sans prendre en compte le genre, la race, la classe, l'orientation sexuelle, la situation de handicap et de ce fait, excluant une majorité de femmes de ce mouvement.
Source	D'après Les Glorieuses	D'après StreetPress
Contexte	« L' intersectionnalité permet d'intégrer les différences entre les femmes, permettant d'aller au-delà de la notion même de féminisme. »	« D'où l'importance de l' afroféminisme et du féminisme musulman, entre autres, qui traitent des problématiques spécifiques ignorées dans le féminisme blanc et qui permettent la réappropriation de la parole, longtemps confisquée et minorée par les féministes blanches, par les personnes concernées. »
Source	Les Glorieuses [consulté le 20 mars 2019]	Afrofeminista [consulté le 15 mai 2019]
Collocation(s)	Prendre en compte l' <i>intersectionnalité</i>	Une vision appartenant au <i>féminisme blanc</i> , les priorités du <i>féminisme blanc</i>
Concurrent(s)	Convergence des luttes	/
Note linguistique	/	/
Equivalent(s)	Intersectionality	White feminism
Note de traduction	/	/

Terme	Cisgenre	Transgenre
Catégorie grammaticale	Adjectif	Adjectif
Domaine	Psychologie	Psychologie
Définition	Personne qui s'identifie avec le genre qui leur a été assigné à la naissance.	Personne ne se reconnaissant pas dans tout ou partie du genre qui lui a été assigné à la naissance.
Source	D'après D. Campbell, « A qui appartient le genre ? Rapports entre féminisme radical et idéologie transgenre », sur Sisyphes.org (2013) [consulté le 19 janvier 2019]	D'après « Que signifie être transgenre » sur Psychologie.net (2017) [consulté le 19 janvier 2019]
Contexte	« Ces personnes, on les qualifie de cisgenre, par construction à partir de la racine latine du mot : car si « trans » signifie « de l'autre côté », « cis » se traduit quant à lui par « de ce côté-ci ». En d'autres termes, une personne transgenre traverse la barrière des genres à un moment où à un autre de sa vie, là où une personne cisgenre reste pour toujours du même côté et ne s'inquiète pas forcément pour cela. »	« Il désigne la simple contrepartie de la transidentité : s'il y a des personnes qui se définissent comme transgenre et qui ne sont pas en accord avec le genre qu'on leur a assigné à la naissance, il y a également des personnes qui ne sont pas dans ce cas. »
Source	L'Express [consulté le 19 janvier 2019]	L'Express [consulté le 19 janvier 2019]
Collocation(s)	Être <i>cisgenre</i> , une personne <i>cisgenre</i>	Être <i>transgenre</i> , se sentir <i>transgenre</i> , une personne <i>transgenre</i> , la communauté <i>transgenre</i>
Concurrent(s)	/	Transsexuel
Note linguistique	/	/
Equivalent(s)	Cisgender	Transgender
Note de traduction	/	/

Terme	T.E.R.F.
Catégorie grammaticale	Syntagme nominal
Domaine	Sociologie
Définition	Féministes excluant les femmes transgenres des combats féministes, niant ainsi l'identité féminine des personnes transgenres.
Source	D'après « Transphobie dans le mouvement féministe », sur lavieenqueer.wordpress.com (2018) [consulté le 19 janvier 2019]
Contexte	« Un groupe d'activistes T.E.R.F. armées se montra à un concert d'Olivia Records, pour assassiner Sandy Stone, femme trans out et membre d'Olivia Records. »
Source	« Inclusion radicale » sur transgrrrls.wordpress.com [consulté le 15 mai 2019]
Collocation(s)	Une féministe <i>T.E.R.F.</i>
Concurrent(s)	/
Note linguistique	Le terme n'est pour l'instant utilisé que dans les milieux très militants.
Equivalent(s)	T.E.R.F.
Note de traduction	/